LE RITUEL
DES
ESPRITS-FORTS.

LE RITUEL
DES
ESPRITS-FORTS,
OU
LE VOYAGE
D'OUTRE-MONDE;

En forme de Dialogues.

Ego quoque in interitu veſtro ridebo & ſubſannabo vos. *Prov. Cap. 1. v. 26.*

M. DCC. LIX.

Tr. R.
G 3077 R

PRÉFACE.

ON ne ceſſe de ſe plaindre aujourd'hui de la frivolité des Ouvrages qui paroiſſent. L'amour qu'ont naturellement tous les hommes pour le ſiécle où ils naiſſent, fait rappeller avec douleur à nos contemporains ces règnes Litteraires où les Ecrits n'oſoient ſe montrer que chargés d'un poids immenſe d'érudition. On regrette de ne voir plus des Uſſerius, traînant après eux une longue chaîne de ſiécles ; un Pere Petau, montrant en un regard le riche tableau de tous les âges du monde ; un Pere Labbe avec ſes vénérables Conciles, un Pere Alexandre & ſon hiſtoire ſçavante de

l'Egliſe, un Thomaſſin, des Walemburch, un P. Martenne, un Mabillon, & tant d'autres que nous permet d'ignorer la qualité d'homme frivole. On voudroit les voir revivre parmi nous, & convenons que l'idée de tant de grands-Hommes forme un étrange contraſte avec les Ouvrages d'aujourd'hui. Cependant après le premier feu des invectives, & par un mouvement de curioſité on achete ceux-ci; on ne les veut que brochés pour ne pas paſſer le niveau de leur mince mérite, & peut-etre pour ſe venger : on s'arme d'un coûteau d'yvoire pour en détacher les feuillets ; & comme on lit à meſure, le tranchant diviſe le dernier que tout le reſte eſt preſque lû : on acheve ce qu'on avoit omis en ſe traînant à pas interrompus de la diſſipation de l'anti-chambre au ſilence du cabinet. Cependant l'a-

mour-propre a ſes retours, on ſe demande ce qu'on a appris dans cet Ouvrage, & l'on ſe répond avec dépit, rien, ou tout au plus un joli rien, noyé dans un tas de paroles. On regrette d'en avoir fait l'inutile dépenſe, & d'avoir payé au lieu d'un Ouvrage le prix ſeulement de la curioſité. On invective alors contre l'Auteur, on le déchire, on prononce ſans pitié ſon arrêt; mais certes, un Auteur de brochure ſe nomme-t-il ? C'eſt un vrai ſupplicié en effigie; or la honte qu'il en reçoit eſt même ſi legere que les autres après lui ne ſe corrigent pas: le monde ceſſe-t'il auſſi de les lire? Et nous mettant à l'écart de la diſpute, ne pourroit-il pas nous être permis de propoſer en problême, ſi la légereté des Ecrits de notre ſiécle annonce toujours la frivolité de l'Auteur, ou une trop

facile approbation dans ceux qui le liſent. Les marchandes de rubans ne montent plus de cornettes à grand-éventail, non qu'elles ne ſçuſſent bien les faire, mais parce que la mode eſt paſſée de cet ajuſtement hériſſé. C'eſt peut-être l'hiſtoire de la Littérature moderne : ſi je donnois, dit un Auteur, une édition de ſaint Leon enrichie de mes notes, je ne ſerois lû que des Bénédictins ; ſi j'écrivois l'hiſtoire des Conciles d'Orient, je me ferois enterrer dans un rayon de Bibliothéque ſavante où quelques Théologiens me conſulteroient à la table, & où des vers me conſumeroient ſeulement un peu moins vîte que ne feront ceux du tombeau ; ſi je compoſois une Théologie, je me donnerois pour priſon un quartier du pays Latin ; ſi je formois une collection raiſonnée de médailles, j'aurois peut-être l'hon-

neur d'habiter chez le Roi, mais ſous la clef dans ſon arriere-bibliotheque, où quelque vieux Antiquaire à perruque noire, boutonnieres d'or & courte bequille demanderoit tout au plus à me voir. Qu'écrire donc? Une brochure, tout le monde les lit, la femme du monde en fait ſon amuſement, le Petit-Maître ſon étude, le Savant ſon délaſſement; & en effet pourquoi ces ſortes d'Ecrits n'auroient-ils pas quelque mérite? A cela près, qu'ils manquent de fonds, ils ont toute la pompe & les dehors d'un Ouvrage important; au frontiſpice une épigraphe en caracteres *italiques*, une Epitre Dedicatoire aux perſonnes les plus qualifiées, & quelquefois à la poſterité, un avertiſſement, une Préface, des ſections des paragraphes, des chapitres, des colomnes, & une table alphabetique à la fin: Or l'Hiſtoire Eccléſ-

siastique de M. Fleuri a-t-elle de plus magnifiques déhors ? Si on n'a pas le courage d'acquerir de l'érudition, c'est au moins en faire l'éloge que de vouloir l'imiter. Pour nous, sans prétendre à la profondeur de l'homme savant, ni aux graces de l'homme frivole, nous déclarons avec confiance, parce que c'est avec sincérité, que le motif qui nous a fait prendre la plume, est de joindre autant que nous pourrons l'utile à l'agréable. Ce double avantage réuni dans plusieurs brochures modernes nous paroît un titre pour les justifier. Or il est un genre d'agréable ou la plus severe décence conserve tous ses droits : Il est dans le genre d'utile des objets qui le sont plus, nous avons fait choix de celui qui, sans contredit, est de la plus grande importance ; la Religion essuie tous les jours de nouveaux assauts, &

ceux des hommes pieux qui éxagerent le moins, déclarent que jamais elle ne fut auſſi vivement attaquée qu'elle l'eſt de notre tems par une Philoſophie toute profane. Le plus déplorable malheur eſt que des hommes de talens tiennent l'école de l'incrédulité. On croit ſe faire un nom dès qu'on adopte leur ſyſtême : on ne reçoit pour vraies que les vérités évidentes : on veut tout creuſer par le raiſonnement : & on déſerte la Religion, parce qu'il faut plus adorer qu'il n'eſt permis de connoître. On eſt d'abord Socinien, encore un pas, on devient Philoſophe. Mais la Religion ſe ſuffit ; les coups qu'on ſemble lui porter retombent tous ſur ceux qui les dirigent ; les pertes qu'elle éprouve ſont moins les ſiennes que celles des hommes vains qui quittent ſon ſein. Or cette Philoſophie de nos beaux eſprits eſt

à ce moment l'objet de notre critique,& comme nous ne trouvons pas dans nos foibles talens ce puiſſant appareil qu'il faudroit pour les combattre de front, nous avons préféré de les prendre au lit de la mort : c'eſt alors que leurs raiſonnemens s'évanouiſſent ; ils en apperçoivent le néant en cherchant vainement celui de leur être ; la confiance leur manque parce qu'elle n'a pas Dieu pour appui. Ha ! que la Philoſophie éprouveroit de déſertions ſi la foule de diſciples voyoit mourir ſes Coryphées. Nous ne craignons pas même de prononcer, que le monde profiteroit plus à leur mort, qu'à celle d'un Saint : & que c'eſt une bien conſolante & digne Religion, que celle dans les bras de laquelle tous les hommes veulent attendre la mort! Notre objet eſt de montrer que le plus ferme Philoſophe au milieu

de ſes blaſphêmes & dans ſon aveugle obſtination, y montre la plus biſarre viciſſitude, le plus de trouble, & la plus manifeſte contradiction.

Il nous reſte à conjurer le Lecteur de pardonner à notre imagination les défauts de juſteſſe qu'ils remarqueront dans nos portraits, les idees impétueuſes auxquelles nous nous ſerons peut-être livrés. Notre plume toute novice effrayée de ſon premier début, a fait bien des pas chancelans; & la vûe de la nouvelle carriere a ſi fort ébloui nos regards, que nous ſerons tombés dans des précipices ſans les avoir apperçus. Qui pourroit d'ailleurs nous refuſer une indulgence, que nous ſollicitons avec la plus profonde ſoumiſſion? Pour ceux qui croyent devoir être inflexiblement ſévéres envers les commençans, & qui ne pardonnent

rien ; qu'ils daignent recevoir pour excuſe des peintures hazardées, & des fictions dont nous aurons accompagné la vérité ; ce que diſoit le Taſſe à l'occaſion de ſa Jeruſalem délivrée :

. . . Tu perdona,
S'in teſſo fregi al ver, s'adorno in parte
D'altri diletti, che de tuoi le carte
Sai, che la corre il mondo, ove più verſi
Di ſue dolcezze il luſinghier Parnaſſo ;
E che'l vero condito in molli verſi,
I più ſchivi allettando hà perſuaſo.

I. Chant de la Jeruſalem délivrée.

O Muſe, daigne me pardonner, ſi quelquefois dans cet Ouvrage je donne à la vérité des ornemens qui lui ſont étrangers. Tu ſçais que les hommes courent de préférence où le Parnaſſe enchanteur verſe ſes agrémens ; & que la vérité enveloppée ſous des images riantes, a toujours attiré les plus revêches & les a perſuadés.

TABLE

Des Matieres.

PRÉFACE, Page j
DIALOGUE I. *Un Philoſophe malade & ſon Médecin.* 1
DIALOGUE II. *Le Philoſophe malade & ſon frere.* 6
DIALOGUE III. *Le Philoſophe malade & un garçon Apoticaire.* 11
DIALOGUE IV. *Le Philoſophe malade & ſon Curé.* 19
MONOLOGUE *du Philoſophe malade,* 34
DIALOGUE V. *Le Philoſophe malade & M. le Curé.* 42
DIALOGUE VI. *Le Philoſophe malade & la Jeuneſſe ſon Laquais.* 61
DIALOGUE VII. *Le Philoſophe malade & Silaris, Philodore, Cloris, troupe d'amis.* 68
DIALOGUE VIII. *Les mêmes & la Jeuneſſe.* 81
DIALOGUE IX. *Le Philoſophe malade & Silaris.* 85
DIALOGUE X. *Silaris & M. le Curé à la porte de la maiſon du Philoſophe malade.* 101

TABLE DES MATIERES.

DIALOGUE XI. *Le Philoſophe malade & Silaris.* Page 104

DIALOGUE XII. *Le Philoſophe malade, Silaris, Philodore, Cloris.* 110

DIALOGUE XIII. *Le Philoſophe dans l'autre monde, & la Mort.* 116

DIALOGUE XIV. *Le Philoſophe & une légion d'Eſprits Céleſtes.* 121

DIALOGUE XV. *Dieu ſur ſon trône, le Philoſophe au jugement, ſon Ange tutelaire devenu ſon accuſateur,* 124

ORAISON FUNÉBRE *du Philoſophe prononcée à Paris dans le Licée,* 132

DISCOURS *adreſſé par l'Auteur aux Philoſophes de ſon ſiécle.* 161

ERRATA.

Page 36, ligne 6, *ôtez* or.

LE

LE RITUEL DES ESPRITS-FORTS' OU LE VOYAGE D'OUTRE-MONDE.

En forme de Dialogues.

DIALOGUE PREMIER.

Ipſe repertorem Medicinæ talis & artis
Fulmine præbigenam ſtigias detrudet ad undas.
Virg. Æne. Libr. 7.

Un PHILOSOPHE *Malade, & ſon* MEDECIN.

LE MEDECIN.

BON jour mon cher Malade; comment avez vous paſſé la nuit?

LE PHILOSOPHE.

Hélas! Monſieur, on ne peut pas plus mal; je ſens que mon

corps s'affoiblit de plus en plus, & je prévois que dans très-peu de jours j'irai reposer dans le tombeau.

LE MEDECIN.

Peut-être vous allarmiez-vous mal-à-propos ; tendez moi le bras, que je vous tâte le pouls.

LE PHILOSOPHE.

Voyez & parlez-moi sincerement, depuis que j'ai l'âge d'une meure raison j'ai toujours vécu sans craindre la mort, & je la vois approcher sans frayeur.

LE MEDECIN

Bon, voilà de dignes sentimens, c'est parler en vrai Philosophe ; c'est-à-dire en homme sensé. Laissons le vulgaire des hommes se gâter l'imagination des idées d'un frivole avenir ; ainsi cher Athlete de la Philosophie, je vais vous parler sincerement, votre mal est sans reméde, & vous avez tout au plus pour quinze jours de vie.

LE PHILOSOPHE.

Est-ce bien vrai mon cher Medecin ? Ha ! que je réveille les forces de mon ame au défaut de celles du corps ; la mort n'est après tout que ma fin, ou je l'ai dit souvent, & l'ai lû mille fois dans nos illustres Philosophes ; mais....

LE MEDECIN.

Mais ſans doute vous voulez diſpoſer de vos biens en faveur de votre frere, votre déſir eſt louable, je vais le faire appeller.

LE PHILOSOPHE

Ce n'eſt pas ce que je veux vous dire; je me ſuis choiſi depuis long-tems un héritier, & la façon de penſer de mon frere ne quadrant pas avec la mienne, j'ai donné mon bien à un Etranger Philoſophe de mes amis; mais.....

LE MEDECIN.

Je pénétre votre penſée, vous voudriez récompenſer le Domeſtique, qui depuis long-tems eſt attaché à votre ſervice.

LE PHILOSOPHE.

L'objet qui m'occupe eſt bien différent de tout ce que vous penſez, c'eſt l'arrêt que vous, au nom de la mort, venez de prononcer contre moi: il me ſemble depuis ce moment entrevoir une autre vie, & j'ai très-mal vécu dans celle-ci.

LE MEDECIN.

Bon, allez vous faire l'enfant, la tête n'y eſt donc plus?

LE PHILOSOPHE.

Au contraire, je n'ai qu'elle de libre,

& le tourment qu'elle me cauſe eſt au-deſſus de tous les maux..... Grand Dieu, que vai-je devenir!

LE MEDECIN.

Vous voilà donc au plus haut dégré du délire, & bien-tôt je recevrai votre dernier ſoupir? Comment ame timide après avoir ſi bien commencé, vous finiriés ſi mal; Dieu s'embarraſſe-t-il que vous ſongiez à lui?

LE PHILOSOPHE.

Et s'il ſongeoit à moi?

LE MEDECIN.

Fauſſes terreurs. Rappellez-vous les grands principes: & quoi la diſtance qu'a mis ce Dieu du Ciel à la terre, ne ſuffit-elle donc pas pour borner les regards ambitieux des hommes; laiſſons lui ſon empire, il eſt un Dieu jaloux, ſongez que le néant eſt le commun abîme des mortels; mais au reſte j'excuſe vos foibleſſes, je vois bien que l'eſprit n'y eſt plus

LE PHILOSOPHE.

Ha! Mon cher Medecin, c'eſt m'effrayer d'avantage que de me diſputer à ce moment l'uſage de ma raiſon je ſens que je ne l'ai jamais eue plus dégagée & par conſéquent c'eſt d'elle qu

naiſſent toutes mes appréhenſions. Si je faiſois appeller M. le Curé ?

LE MEDECIN.

O quelle puérilité ! qu'elle affreuſe inconſéquence ! Certes, mon cher ami, notre art ne s'étend pas au-de-là de la ſanté du corps, & je crains qu'on ne puiſſe guérir votre imagination ; perſonne ne l'eût jamais plus folle : voulez-vous donc empêcher par une lâcheté dans ce dernier moment que votre portrait ne ſoit après votre mort, parmi ceux des Illuſtres Philoſophes, & oſez-vous l'arracher ainſi au ſort qui l'attend ? LE PHILOSOPHE.

Le ſort de mon portrait cher ami, ſera dans les ſeules mains des hommes, j'appréhende que celui de mon ame ne ſoit dans les mains d'un Dieu vengeur. O immenſe éternité que tu bleſſes mes yeux ! . . . Et M. le Curé ?

LE MEDECIN.

Encore M. le Curé vous occupe ? Parlez-vous ſincérement, & ſeroit-ce d'un funéraire corbeau que vous voudriez prendre des augures pour l'autre vie ? Je vois bien qu'il faut vous laiſſer repoſer, je vais continuer le cours de mes viſites, ou graces à la Philoſophie

de nos jours, & pour votre honte, je trouve d'autres exemples de fermeté. A Dieu mon cher ami. Ha ! j'apperçois qu'on monte chez vous : c'eſt M. votre Frere lui même, vous ne ſerez pas faché d'être ſeul avec lui.

DIALOGUE SECOND.

Abſumet hæres. . . dignior
Servata. hor. liv. 2.
Od. 11.

Le PHILOSOPHE *malade, ſon* FRERE.

LE FRERE.

JE viens ſçavoir mon frere dans quel état vous vous trouvez aujourd'hui.

LE PHILOSOPHE.

Toujours M. de plus mal en plus mal, je quitterai bien-tôt l'humanité.

LE FRERE.

L'air froid qui paroît ſur votre viſage m'annonce que vous perſéverez toujours à me priver de vos biens, cependant vous n'avez pas de parent plus proche que moi ; oubliez vous que je ſuis votre frere ?

LE PHIL:

Oui vous l'êtes, car tous les hommes le ſont.

LE FRERE.

Mais je le suis sans doute d'une façon bien plus particuliere, nous sortons tous les deux d'un même sang.

LE PHIL.

Et tout les hommes n'ont-ils pas une tige commune, dont les branches s'écartent seulement plus ou moins? & d'ailleurs qu'elle liaison de la partie du sang qui vous a formé, à celui qui va bien-tôt quitter mes veines?

LE FRERE.

Mais vous savez mon Frere que je n'ai pas de quoi soutenir mon état.

LE PHIL.

Voyez les animaux des Forêts, ont ils des états qui les distinguent? Pourquoi les hommes en ont-ils.

LE FRERE.

Mais il faut au moins que je vive; & qui me nourrira?

LE PHIL.

La Terre, mere commune des mortels.

LE FRERE.

Vous sçavez qu'elle est toute partagée par Pays, dont chaque portion réclame un possesseur.

LE PHIL.

La nature vous a mis d'un rang au-deſſus des animaux, ainſi prenez pour vous les prémices des glands, & buvez au-deſſus des troupeaux l'eau pure des fontaines.

LE FRERE.

Mais on me traitera de fou.

LE PHIL.

Les fous des petites Maiſons ſe traitent de même, & à quelques nuances près, les uns & les autres ont raiſon.

LE FRERE.

Ce ſeroit ajouter à ma premiere folie, que de taxer tous les hommes d'inſenſés.

LE PHIL.

Ecoutez mon frere, & gravez aux carrefours des Villes, ces paroles qu'on a même déja dites avant moi: que ce qui diſtingue la folie de quelques-uns de celle du commun des hommes, eſt qu'il a plu à ceux-ci d'appeller la leur du nom de *raiſon*, & toutes les Villes du monde ne ſont qu'un aſſemblage de Palais & de cabanes d'inſenſés.

LE FRERE.

Pourquoi donc des entraves & de

chaines dans les maiſons de force ?

LE PHIL.

C'eſt que les foux ne s'aiment point, & les plus forts ont fait la loi.

LE FRERE.

Vous voulez donc paſſer pour tel, en privant un frere de vos biens ?

LE PHIL.

Les flots de la mer ébranlent-ils les rochers qui la dominent ? La génération qui lie les Philoſophes, eſt au-deſſus de celle du ſang, un de ces hommes aura mes biens.

LE FRERE.

Mais quoi je n'aurai rien de votre héritage ?

LE PHIL.

Mon cœur ému de vos inſtances vous devient plus propice, je vous l'aiſſerai ce que j'ai de plus précieux.

LE FRERE.

Graces immortelles au Dieu qui cauſe en vous ce rapide changement ! Mon frere que me laiſſerez-vous ?

LE PHIL.

Le Livre de l'*Eſprit* & l'*Encyclopédie*, tous les biens vous viendront avec eux.

LE FRERE.

Je ſçais bien que ces Ouvrages ſa-

vendent cher, mais enfin à peine vivrai-je un an avec l'argent que j'en retirerai.

LE PHIL.

O génie vulgaire ! Quoi vous vendriez ces deux ouvrages ? quel vol à vos petits enfans ! Epargnez-vous ce deshonneur, en conservant soigneusement ces livres d'or, & si la Terre en perdoit jamais le souvenir, vos arrières enfans en seront les Solons ; j'exige même que dans quelques années vous en fassiez paroître une nouvelle édition pour concourir à donner enfin des Sages à l'Univers.

LE FRERE.

Mais les dépenses seroient immenses & passeroient mes revenus.

LE PHIL.

L'humanité vous en rembourséra les frais.

LE FRERE.

Je vois mon frere qu'après tant de magnifiques paroles je n'hériterai de rien.

LE PHIL.

De ma raison si vous sçavez l'apprécier.

LE FRERE.

Je sçaurai me passer des biens qu

me refuse votre insensibilité, mais vous emporterez mon cœur, c'est ma seule vengeance.

LE PHIL.

A Dieu mon frere, buvez à longs traits des saines eaux de la Philosophie du siécle, & vous vivrez heureux dans une grande abondance de sagesse.

DIALOGUE III.

Dixere . . . pedúces armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenues nascentem arcessere Vitas.
Virg. Georg. lib. 4.

LE PHILOSOPHE malade, un GARÇON APOTICAIRE.

LE GARÇON APOTICAIRE.

M^R; J'ai l'honneur de vous faire mes très-humbles civilités.

LE MALADE,

Bon jour mon ami, que m'apportez vous dans cette bouteille?

LE GARÇON APOT.

Un bouillon de cloportes, où sont aussi broyées quelques vipères.

LE MALADE.

Du bouillon de cloportes & de vi-

père ? Malheureux, quoi vous détruisez des branches de l'animalité, pour en faire vivre une autre, qui ne vaut guères mieux. Vous confessez-vous de ces meurtres à l'Etre suprême ?

Le Garçon Apot.

J'ai M. des Confesseurs plus à portées auxquels je n'accuse pas ces crimes prétendus.

Le Mal.

Vous ne sçavez donc pas que la différence de vous à des Cloportes, n'est que dans l'organisation & la terminaison des membres.

Le Garçon Apot.

Franchement M. ma science ne va pas plus loin que l'ordonnance d'un Médecin, & si vous ne prenez pas tout de suite votre bouillon, il ne vaudra plus rien. Certes, vous voilà bien scrupuleux de ne pas vouloir avaler des cloportes, est-ce d'aujourd'hui que les grands mangent les petits ?

Le Mal.

Jeune homme vous êtes malin sans être instruit, encore un coup je ne sçaurois me résoudre à me nourrir de mes semblables, je vois par une claire conséquence que l'auteur de l'Esprit me le défend.

LE GARÇON AP.

L'Auteur de l'Esprit, dira Monsieur ce qu'il voudra ; mais Hypocrate dit le contraire, & mon Patron vaut bien le vôtre.

LE MALADE.

Avez-vous lû ce livre pour parler de la sorte.

LE GARÇON AP.

Je m'en garderois bien : on dit qu'il fait les hommes des machines, ôte l'esprit à tout le monde ; nous avons à la boutique une plante qui le rend. Falloit-il bien faire un livre pour dire de pareilles chansons ? Mais il s'agit d'un bouillon à prendre.

LE MALADE.

Vous voulez faire le petit érudit, & vous ignorez jusqu'au catéchisme des connoissances humaines.

LE GARÇON AP.

Comment, Monsieur, je ne sçais pas mon catéchisme ? Demandez plutôt au Prêtre, j'ai été pendant trois ans premier de banc à S. Sulpice.

LE MALADE.

Ces gens-là vous apprennent des fables ; je vous dis seulement que dès que vous n'avez pas lû le livre de l'ESPRIT,

ni n'êtes en état de le lire vous ne serez jamais qu'un Apoticaire très-ordinaire.

LE GARÇON AP.

Quoi, Monsieur, vous pensez ainsi sur les Prêtres, & me parlez encore de votre livre de l'ESPRIT? Je suis persuadé que vous le croyez fort mauvais, puisque M. l'Archevêque, les Docteurs de la Sorbonne & le Parlement l'ont condamné.

LE MALADE.

C'est la preuve précisément de sa bonté; le partage de la vérité est d'être persécutée. Quoi donc, les préjugés ne sont-ils pas les tyrans de l'univers? C'est mon cher enfant la précieuse poignée des Philosophes, ces vrais Maîtres du monde, qu'il faut écouter, & non pas l'Univers qui n'en est que le disciple.

LE GARÇON AP.

Certes, Monsieur, j'aime mieux m'exposer à me perdre avec tout ce monde que d'attendre à me sauver avec le petit nombre de vos sçavans, dont la doctrine est trop sublime pour que je la puisse entendre & pratiquer.

LE MALADE.

Vous devez les écouter comme des Oracles, ne consacrent-ils pas dans des

ouvrages publics tout ce qu'ils diſent, & leurs écrits ne dominent-ils pas ſur les quais ?

LE GARÇON AP.

Oui, Monſieur, mais imprimez preſque toujours ſans permiſſion ; & certes je ſuis entré à la Sorbonne un jour de ſainte Barbe, où j'ai vû une quantité prodigieuſe de livres, & le Prêtre m'a dit qu'ils avoient été preſque tous écrits en faveur de ma religion. Je me rappelle auſſi avoir entendu dire à notre Bourgeois qui eſt fort conſideré dans le quartier, que la plûpart de vos Meſſieurs qui compoſoient de ſi mauvais ouvrages, le faiſoient pour avoir de quoi vivre.

LE MALADE.

Vous n'êtes qu'un ſot, & votre Maitre vous reſſemble, ſi les Philoſophes qui compoſent ſe font compter de l'argent par leurs Libraires, apprenez que c'eſt pour retirer autant qu'ils peuvent des mains des hommes l'argent qui a corrompu le genre humain.

LE GARÇON AP.

Pour moi je ne ſçaurois me laiſſer convertir aux ſermons des Philoſophes, car j'aime bien à avoir de l'argent le

Dimanche pour aller me divertir avec une troupe d'amis.

LE MALADE.

A quoi vous amusez-vous ?

LE GARÇON AP.

A prendre des oiseaux au lacet, ensuite nous goûtons.

LE MALADE.

Vous êtes donc l'implacable tyran de la nation des animaux, ne vous ai-je pas déja dit qu'ils étoient vos semblables & les miens ?

LE GARÇON AP.

Je vous rends, Monsieur, plus de justice, & vous fais plus d'honneur ; mais il faut que je m'en retourne au logis si je veux ne pas être grondé.

LE MALADE.

Et quel âge avez-vous ?

LE GARÇON AP.

Monsieur, dix-huit ans.

LE MALADE.

Vous ne sçavez donc pas que depuis six ans vous ne dépendez de personne.

LE GARÇON AP.

Eh, Monsieur, que me dites-vous là ! cependant mon Confesseur me gronde bien quand je lui dis que j'ai manqué à certains devoirs vis-à-vis de mon Bourgeois.

LE MALADE.

O aimable candeur!... Mais pourquoi croire votre Confeſſeur?

LE GARÇON AP.

Parce qu'il me le dit pour mon bien, que c'eſt un ſaint Prêtre dont tout le monde parle avec éloge, & qu'il eſt infatigable pour mon inſtruction, ſans en retirer le moindre profit ni de moi ni des miens.

LE MALADE.

C'eſt ſurement un ignorant que ce Confeſſeur, croyez qu'il vous abuſe.

LE GARÇON AP.

Ne dites pas cela, Monſieur, il eſt regardé comme très-habile dans la Sorbonne, & ſon domeſtique à qui j'allai porter il y a peu de jours une médecine, me dit: *Tu ne ſçais pas Fleurant? Par la ſanguié on a choiſi notre Maître pour cenſuer un gros livre, j'y ai bouté le nez deſſus l'autre jour en faiſant la chambre; & il commence tout groſſes lettres de l'ESPRIT; par mafine ils ne pouvoient mieux rencontrer que mon Maître; car il a bien de l'eſprit lui-même, & comme tu ſais Fleurant, marchand d'oignons ſe connoît en ciboules.*

Vous voyez donc, Monſieur, que

mon Confeſſeur, n'eſt pas un ignorant comme vous dites. Mais encore un coup, je vais laiſſer le bouillon ſur la table pour m'en retourner bien vîte, vous ne porteriez pas pour moi les coups de bâton.

LE MALADE.

Des coups de bâton ? Mais vous avez dix-huit ans, vous êtes donc moins fort que votre Maître ?

LE GARÇON AP.

Non certes, & s'il ne s'agiſſoit que d'être le plus fort, je le ſuis bien deux fois plus que lui.

LE MALADE.

Préciſément il faut le battre deux fois plus. Quel droit a-t-il de vous traiter ainſi ?

LE GARÇON AP.

Celui que mon pere lui a donné ſur moi, & mon pere lui-même, me châtieroit rudement s'il ſçavoit que je manquaſſe à mon devoir.

LE MALADE.

Hélas ! pourquoi la Philoſophie n'a-t-elle pas ſon catéchiſme ? Mon enfant vous êtes d'un âge où la raiſon ſeule doit vous ſervir de guide & de flambeau. Les droits de pere & de mere ſur

vous ne ſont plus que des chimeres : tâchez de leur enlever la partie du bien qui vous revient, & courez être l'habitant libre du monde.

LE GARÇON AP.

Ah ! Monſieur, que d'horribles blaſphêmes j'ai entendus chez vous, je m'enfuis ſans plus vous écouter, & d'orénavant quand il faudra vous porter des remédes je ferai venir un ſourd qui ſert à la boutique, il n'aura pas à craindre votre ſéduction. Monſieur, votre valet.

LE MALADE.

O ciel ! ſon ignorance fait ſa tranquillité, mon ſçavoir fait mon martyre.

DIALOGUE IV.

Nunquid poteſt obliviſci infantem ſuum.

LE PHILOSOPHE malade. M. le CURÉ.

M. LE CURÉ.

J'Ai appris, Monſieur, que vous étiez malade, & je m'empreſſe de venir vous en témoigner ma ſenſibilité.

LE MALADE.

Je ſuis pénétré, Monſieur de la plus vive reconnoiſſance, & rien ne me ſemble honorer davantage l'humanité que de voir des étrangers s'intéreſſer à nos maux; mais pourrois-je vous demander, Monſieur, qui vous êtes?

LE CURÉ.

Quoi, Monſieur, vous ne me connoiſſez pas? Je ſçais pourtant que depuis plus de vingt ans vous habitez ce quartier.

LE MALADE.

Vous ſçavez, Monſieur, qu'à Paris, même tous les Locataires d'une maiſon ne ſe connoiſſent pas; ainſi vous ne devez point être ſurpris que j'ignore qui vous êtes. D'ailleurs je ne me ſuis pas apperçu que nous demeuraſſions ſous le même toît, il ne loge ici qu'un ſeul Abbé qui n'eſt ſûrement pas vous, Monſieur; car il ne porte jamais la ſoutanne, & a plus d'art dans ſes cheveux.

LE CURÉ.

Mais pourrois-je bien me perſuader, Monſieur, que je vous ſois inconnu?

LE MALADE.

C'eſt comme j'ai l'honneur de vous

le dire : cependant il me ſemble vous avoir vû paſſer quelquefois dans cette rue.

LE CURÉ.

Seroit-ce là ſeulement que vous m'auriez apperçu, & n'êtes vous jamais entré à la Paroiſſe ?

LE MALADE.

A peine en ai-je quelque ſouvenir, & s'il faut vous en faire l'aveu depuis vingt-cinq ans que j'y fis ma premiere Communion par la volonté de mes parens, je n'y ſuis entré qu'une fois par hazard, & entraîné par une troupe de camarades avec leſquels j'y réglai ma montre ſur un méridien qui la traverſe dans le milieu ; ainſi Monſieur, ſi vous étiez vous même un des membres de cette Egliſe, & que vous vinſſiez pour quelque fonction de votre miniſtere, vous voyez que vos démarches ſont aſſez inutiles.

LE CURÉ.

Je ne ſuis plus étonné, Monſieur, de n'être pas connu de vous, je ſuis pourtant votre Curé, & vois avec douleur que votre conſcience eſt un abîme bien profond ; mais le ſein de Dieu l'eſt

davantage, & il y reçoit avec amour ſes enfans qui retournent à lui.

LE MALADE.

Allez-vous donc, Monſieur, me fatiguer ? Mon Médecin m'a dit de prendre du repos, & vous me feriez plaiſir de me laiſſer.

LE CURÉ.

Le pourrois-je ſans manquer à mon devoir ?

LE MALADE.

Je vous en diſpenſe, ainſi la faute n'en retombera point ſur vous.

LE CURÉ.

Mais ne voyez-vous pas que la mort eſt ſur vos lévres, & que dans très-peu de jours vous irez paroître devant Dieu.

LE MALADE.

Ha de grace, Monſieur, ne me rappellez pas que ma mort approche, le Médécin me l'a déja dit... O Dieu, que vais-je devenir !

LE CURÉ.

L'héritier de ſon Royaume éternel, ſi vous voulez profiter des Sacremens de ſon Egliſe.

LE MADADE.

Egliſe & Sacremens me ſont des ob-

jets étrangers & auxquels je ne crois pas. Vous devriez me laiſſer, j'ai vécu en Philiſophe, je n'ambitionne pas de mourir en Chrétien.

LE CURÉ.

Faut-il Grand Dieu! que ſur-tout de nos jours, une marâtre Philoſophie, arrache de votre tendre ſein un ſi grand nombre d'enfans. Et vous, Monſieur, avez-vous jamais bien approfondi la Religion qui fait l'objet de vos blaſphêmes? Sçavez-vous où vous allez être précipité?

LE MALADE.

Voudriez-vous me dire, Monſieur, où j'étois avant ma naiſſance?

LE CURÉ.

Dans le néant, ſans doute; mais où l'amour a conduit le bras du Tout-Puiſſant pour vous en arracher, & vous offrir un bonheur éternel.

LE MALADE.

Je ſuis ſorti, dites-vous, du néant? Hé bien j'y retourne.

LE CURÉ.

Et ſur quoi porte, Monſieur, un ſi frivole raiſonnement? Par où ſont donc liés ces deux principes? Hé quoi, parce qu'on eſt ſorti du néant, ſort commun

de tout être créé, s'enſuit-il qu'on doive y retourner ? Au contraire, pourquoi voudriez-vous qu'un être qui jouit de l'exiſtance fut anéanti, à moins que Dieu n'en portât le décret, ce qui n'eſt pas, & voyons-nous enfin dans le monde s'anéantir le moindre atôme ?

LE MALADE.

C'eſt préciſément en atômes que mon ame va ſe réſoudre.

LE CURÉ.

Je vois, Monſieur, que vous avez donné dans tous les écarts de la déteſtable Philoſophie de notre ſiécle. Votre ame n'eſt dites-vous que matiere ? Mais à préſent que votre raiſon n'eſt plus enveloppée de l'épais nuage des plaiſirs qui vous fuïent, oſeriez-vous bien m'aſſurer qu'en vous la ſubſtance qui penſe n'eſt qu'un tout compoſé, vos prétendus Philoſophes répondent-ils aux preuves dont on ſe ſert communément pour établir cette invincible vérité. Le trop célébre Bayle, un de vos Chefs, n'a-t-il pas fait ſentir l'abſurdité du matérialiſme par ſa comparaiſon lumineuſe d'un globe géographique qui penſeroit, & croyez-vous étouffer vos allarmes en me répondant

je ſuis (a) *un corps, & je penſe, je n'en ſçais pas davantage.* Ce que vous affectez Monſieur d'ignorer, la Religion Chrétienne vous l'apprend.

LE MALADE.

Ha Monſieur, que vous me tourmentez!... O ciel, quel ſort ſera le mien!.. La Religion prétendue-Chrétienne, Meſſieurs, eſt votre ouvrage; laiſſez-moi repoſer.

LE CURÉ.

Votre ame, Monſieur, m'eſt plus précieuſe, que votre orgueil ne vous eſt cher, & puiſque votre mal eſt ſans reſſource, il faut que mes vives inſtances ſoyent ſans interruption. Quoi, la Religion Chrétienne n'eſt à vos yeux qu'une chimere? Une Religion que des Prophêtes avoient prédite pluſieurs ſiécles avant ſon établiſſement, une Religion qu'une foule de miracles a établie, & que le ſang de milliers de Martyrs a portée juſqu'à vous, pour vous offrir une couronne immortelle.

LE MALADE.

Vous me rendriez ſervice, Monſieur, ſi vous vouliez adopter pour mes ré-

(a) Dix-ſeptiéme Lettre Philoſophique.

ponſes tout ce qu'on a mis au jour dans les Livres de l'Esprit, de l'*Encyclopédie*, les *Lettres Perſannes*, *Juives*, *Philoſophiques*, & tant d'autres Ouvrages d'or. . . Quel pas que la mort! Quel calice amer que la fureur d'un Dieu! . . . Quel miroir que ma vie! Quel poignard que mes remords . . . Quel tableau que l'Eternité! Philoſophes mes Maîtres venez donc à mon ſecours.

Le Curé.

Dieu ſe venge, Monſieur, par vos remords qui comme autant de ſerpens irrités vous déchirent cruellement le cœur. Leurs affreux ſifflemens ſemblent pourtant vous laiſſer inſenſible; vous appellez les Philoſophes à votre ſecours, ſçauroient-ils être votre appui au tribunal d'un Dieu vengeur? Le courage auquel ils pourroient vous animer dans le moment, prouveroit-il la vérité de leurs principes ténébreux? & croyez-vous, Monſieur, que l'ardeur qu'inſpire un Général à ſes Soldats, annonce toujours comme légitime la cauſe pour laquelle il eſt armé?

Le Malade.

Quoi, Mr, voulez-vous m'acheve

r l'insupportable ennui de vos dis-
ours ?.. Oui, Philosophes il est un
nfer ! c'est le dernier moment de la
e où des Prêtres obstinés s'emparent
e nous, & nous déchirent à coups len-
ment réiterés de leur glaive mysti-
ue.

LE CURÉ.

Si vous n'arrêtez, Monsieur, par un
rompt & sincere repentir celui que
Dieu tient levé sur votre tête altiere,
n supplice éternel vous est decerné sui-
ant les divines Ecritures.

LE MALADE.

O implacable ennemi de mon re-
os !... Edifice témoin de mes violen-
es douleurs, écroulez-vous sur moi !
eux actifs qui tourmentez vainement
e sein de la terre, exhalez plutôt vos
lammes dévorantes contre moi !...
Vos Ecritures, Monsieur, prétendues
livines ne sont que votre ouvrage.

LE CURÉ.

Des imprécations, Monsieur, ne
çauroient être des preuves de votre
mpie Philosophie, mais au contraire
l'annoncent comme la route au déses-
poir. Quoi nos Livres Sacrés dites-vous
ont l'ouvrage des hommes, des ou-

vrages ſuppoſés ? Mais ſans vous preſſer par les preuves de la Religion, daignez en écouter d'un autre genre & me répondre ſur l'article de vos biens temporels. De quel droit diſpoſez-vous des fonds de terre que vous allez quitter ?

LE MALADE.

Par la raiſon qu'ils m'appartiennent.

LE CURÉ.

Comment le prouvez-vous ?

LE MALADE.

Par des actes autentiques conſervés de tems immémorial dans ma famille.

LE CURÉ.

Je vous diſpute, Monſieur, la vérité de ces titres, puiſque vous me diſputez ceux de ma Religion, & vos biens ſont des biens uſurpés.

LE MALADE.

Six témoins ſignés, ſur l'original que j'ai lu, conſtatent l'acquiſition de la terre que je tranſmets par teſtament.

LE CURÉ

Des milliers de témoins, à la naiſſance du Chriſtianiſme, ont ſcellé, Monſieur, chacun à leur maniere, l'autenticité des Livres Saints, & les Archives de toutes les Egliſes les ont tranſmis juſqu'à nous.

LE MALADE.

Le peuple toujours reſſemblant à lui-même, s'eſt laiſſé ſéduire; le Philoſophe dans tous les âges inſtruira l'Univers.. O mort hâte tes pas!.. O vérité, pourquoi dans ce moment ſoulever un voile qui t'avoit entiérement dérobée à mes yeux pendant le cours tumultueux de mes jours. De grace, Monſieur, laiſſez-moi.

LE CURÉ.

Je me retire, Mr: car c'eſt frapper des coups en vain que de vouloir amollir le bronze, je vois trop clairement que Dieu ſe venge; vous l'avez inſulté pendant la vie, il vous inſulte à la mort... Mais ô Dieu Tout-puiſſant! laiſſerai-je perdre une ame teinte du ſang de votre Fils? Non, Monſieur, la Religion n'a plus de traits à me fournir, puiſque vous ne daignez pas en entendre la voix; mais au moins, vous qui me vantez ſi fort vos Philoſophes, ſerez-vous peut-être frappé de la penſée d'un Philoſophe ancien, qui, enviſageant le terme de la mort où vous touchez, ſe diſoit à lui-même: *Dubius vixii incertus morior, quo vadam neſcio:*

Ens entium miſerere mei (*a*). Je vou
laiſſe, Monſieur, & viendrai bientô
vous revoir, dans l'eſpérance de vou
trouver mieux diſpoſé.

LE MALADE.

Avant de me quitter, Monſieur
voudriez-vous bien me répéter ce trait

LE CURÉ.

Oui, Monſieur, avec plaiſir, plû
au Ciel qu'il vous touchât! Dieu, nou
dit la Religion, ſe ſert de tout pour ra-
mener à lui. Ce Philoſophe ſe diſoi
donc: » J'ai vécu doutant de tout, je
» meurs incertain de mon ſort; j'ignore
» où je vais aboutir: Etre des Etre
» ayez pitié de moi.

LE MALADE.

Ah Monſieur, que ce paſſage eſ
beau! il rappelle mon eſprit de l'aſ-
ſoupiſſement... O Ciel qu'il eſt diffi-

(*a*) SOCRATE.

J'ai appris d'un des Prêtres de la Commu-
nauté de S. *** à Paris, que ces paroles
venues heureuſement dans la penſée d'un de
leurs Mrs qui exhortoit en vain, & depuis
longtems un Philoſophe mourant, avoient ſi
fort frappé le malade, qu'elles préparerent ſa
converſion, & qu'il mourut enfin dans des
ſentimens d'un amer & ſincere repentir.

ile de mourir quand on a vécu ſans Religion !

LE CURÉ.

Profitez, Monſieur, du moment où Dieu vous touche; il vous rappelle par la même voie qui vous avoit égaré. Peſez bien tous ſens du trait que je vous cite. *Dubius vixi*, j'ai vécu dans le doute de l'exiſtence d'un Dieu qui parloit à mes yeux par le Soleil & les aſtres qu'un bras de chair ne ſoutient pas; à mes oreilles par ſon tonnerre menaçant; à ma bouche par les fruits qu'il confioit à la terre pour moi: à tous mes ſens réunis par l'harmonie de mon corps; à mon cœur par tant de traits d'amour qui l'ont fait veiller à la conſervation de ma vie: j'ai douté, & c'eſt ici Monſieur que vous êtes plus coupable que ce Payen; j'ai douté d'une Religion qu'un Dieu fait Homme avoit daigné apporter lui-même des Cieux; qu'une chaîne ſacrée de tradition avoit tranſmiſe juſqu'à moi. Mais ajoûtez *incertus morior*, je meurs incertain des circonſtances qui accompagneront les derniers inſtans de ma vie; incertain d'un pardon, que loin de mériter j'implore encore foiblement; incertain

d'une grace victorieuse, qui communément ne couronne que des travaux longtems soutenus. Mais pénétrez encore plus avant; *quo vadam nescio*, j'ignore à quel terme j'aboutis: il n'en est que deux définitifs, ou le Ciel ou l'Enfer; & plus je me suis frayé jusqu'à ce moment la voie d'une licentieuse incrédulité, & plus le Ciel s'est éloigné de moi. Mais attachez-vous sur-tout à ces dernieres paroles du texte, & devenez ici Chrétien: *Ens entium, miserere mei*; Etre des êtres, ayez pitié de moi; qu'il s'éleve de mon cœur autant de croix que le crime y a fait de profondes blessures. Frappez d'une verge puissante sur ce rocher, qu'il en sorte des eaux pour me fournir des larmes, noyer mes désordres, éteindre votre tonnerre vengeur; que des remords par mil iers de légions me suscitent une guerre salutaire & cruelle; que changés en ministres courroucés de vos fureurs, armés de torches, de crochets & de fouets, ils gravent profondément en moi que vous êtes vengé; que vomissant de leur sein des flammes qu'ils auront puisées dans le fond de l'abîme, ils forment de mon corps l'enceinte

brûlante d'un Enfer où toutes mes paſſions ſe conſument, ma chair ſe purifie, mon entendement s'éclaire : que mon cœur ſeul ſoit épargné des flammes, pour pouvoir gémir & vous aimer.

Tels ſont les ſentimens, Monſieur, qui doivent occuper votre ame, à la vûe du péril dont vous êtes menacé.

LE MALADE.

Que d'élevation dans ces paroles, de profondeur dans les ſens qui y ſont renfermés ! Philoſophes, gravez-les ſur le bronze en lettres d'or à l'entrée de vos Licées. Mais en vain tenteriez-vous, Monſieur, de débrouiller ma conſcience; pour percer dans un abîme ne faut-il pas le bras d'un Dieu ?

LE CURÉ,

Des bras mortels y ſuffiſent, quand le Tout-Puiſſant les y conduit, & ſi vous uniſſez, Monſieur, à une amere douleur la crainte filiale, vous devez tout attendre d'un Dieu auquel le nom de Pere eſt le plus cher. Le premier pas que vous devez faire vers lui eſt de vous diſpoſer à une Confeſſion exacte de vos péchés.

LE MALADE.

O quel vicieux & profond Océan que mon ame! Mais grand Dieu, puis-je réſiſter plus longtems au puiſſant aiguillon dont vous percez mon cœur. Monſieur, je vais me diſpoſer à la Confeſſion que vous exigez de moi.

LE CURÉ.

Votre mort, Monſieur, n'étant pas encore ſi prochaine que vous l'appreheniez, ce ſont des momens de ſalut que Dieu vous accorde pour mieux vous diſpoſer à ſatisfaire à ſa juſtice. Ainſi Monſieur, je vous laiſſe diſcuter votre conſcience, & reviendrai demain au ſoir vous entendre.

MONOLOGUE DU PHILOSOPHE.

Nonne vidiſti Achab humiliatem coram me? 3. *Reg. Cap.* 21.

O Philoſophie des Eſprits-Forts! que tu jettes de fauſſes lumieres dans une ame qui ne veut être éclairée qu'à la lueur de ton flambeau : tu ſembles montrer de loin la véritable ſageſſe.

On y court par une route, en apparence ſublime, mais route obſcure, ſémée de ronces, & creuſée de mille écueils, d'où naît à chaque pas le trouble & l'irréſolution. O inquiets Pyrrhoniens! Doctes ignorans! que votre ſort eſt à plaindre : vous creuſez tous les jours pour appuyer ſur le dur & ferme rocher vos ſuperbes portiques; mais quelques avancés que paroiſſent vos travaux, vous vous plaignez de n'avoir encore trouvé qu'une terre molle & incertaine, un ſable mouvant, des eaux bourbeuſes & menaçantes, qui prêtes à vous noyer vous obligent à chaque pas de ſuſpendre vos pénibles opérations.

Heureux! qui mieux éclairé dans ſes recherches & moins aſſuré de ſes forces, ne ſoupçonne & ne donne d'autre fondement à l'Univers que le bras immuable d'un Dieu. O Philoſophie trompeuſe! qui n'enchaînes l'eſprit qu'en laiſſant au cœur une licentieuſe liberté; j'ai trop long-tems courbé ma tête ſous ton joug. Je croyois toucher à chaque inſtant au bonheur que tu me promettois; par ce motif je te reſtois fidéle; & je meurs ſans l'avoir jamais goûté:

Que de travaux, de sueurs & de veilles ont en vain mêlé ma vie d'amertume & de fiel. Je traçois quelquefois d'une plume rapide & assurée une chaîne de principes dont mon serment eut attesté la vérité : or lorsque j'écrivois sur la seconde page, la premiere me faisoit naître des soupçons. Partagé entre l'espérance & la crainte, je formois encore quelques mots, mais j'en effaçois davantage. Irrité de mes faux pas, & pour marcher avec plus de sûreté, je me joignois à des troupes de Philosophes sçavans : or la multitude des chemins qui s'offroient, causoient entre nous de si vives disputes, que bien-tôt nous nous séparions en différentes routes. Seul je suivois la mienne, & trouvois au même instant un précipice ou un insurmontable rocher ; je dressois alors de nouveaux plans, regardois à d'autres points de l'horison, la vérité m'y sembloit être placée J'y courois sur les aîles rapides d'une avide imagination, & les vents qui m'y portoient par leur agilité, poussoient en même-tems des nuages épais sur elle, & lorsque j'en étois le plus près, ce coin du ciel étoit le plus obscur. Téméraire, j'avançois

quelquefois malgré l'obscurité du tourbillon ; mais lorsque d'une part je le fendois, la vérité s'échappoit de l'autre. Je la voyois me fuir, & toujours se placer au-dessus de la portée de mes aîles Si les cœurs ambitieux tentent beaucoup, les esprits qui le sont, entreprennent encore davantage. Je m'élançois donc sur ses rapides pas, j'y voyois semées de petites lueurs, mais moins durables qu'un soupir. La vérité pourtant s'arrêtoit quelquefois, dirigeoit sur moi quelques rayons ; je me saisissois alors de la plume pour écrire à la lueur de cette auguste clarté, & presque au même instant, l'encre qui gravoit mes nouvelles idées, infectoit par sa noirceur cette avare lumiere & la chassoit loin de moi. Je déchirois mon fragile ouvrage, & après mille fatigues, me trouvois encore ignorant. Alors je promettois à moi-même de n'être plus ambitieux ; mais quels sont les hommes qui répriment les violens mouvemens ? je montois donc au sommet du Licée, où la vérité se plait de tems en tems à diriger de foibles rayons. Ma constance me méritoit quelquefois de voir lever & paroître cet astre,

je croyois avoir tout un jour de lumiere; hélas! toujours plus paresseux & plus lent que l'Aurore, il se déroboit même avant le coucher du Soleil; ainsi peu satisfait de ce que j'avois vû, j'étois bien plus inquiet sur ce qui me restoit à connoître. O vie d'incertitude & d'illusion! ô mille fois plus heureux le tranquille Berger! toute sa science est de choisir un pâturage, son désir de voir prospérer son troupeau, son plaisir de ceindre sa houlette de fleurs, sa curiosité de fouiller sur le penchant d'une colline pour y trouver une racine cherie pour le bien-aimé de ses moutons, ses seuls crimes de froisser sous le poids agile de son corps l'herbe tendre des prairies, son espérance un bonheur éternel que lui promet un Ministre des Autels qui n'a pas intérêt à le tromper. Ministre, dont souvent nous Philosophes, sommes forcés d'admirer les profondes lumieres, & le monde les vertus. Mais n'est-ce qu'à ce dernier instant que la vérité devoit attendre mon hommage? Pourquoi m'être tenu avec obstination pendant plus de trente années au fragile fil qui joignoit certaines connoissances humaines, stériles en

vérités morales, & fécondes en inutilités. Esprit ambitieux, que ne t'ai-je mieux satisfait en te pliant avec respect sous la chaîne sacrée des vérités revelées, qui, quand l'Univers s'écrouleroit, ne sçauroit être rompue, son premier chaînon tenant au trône immuable de l'Eternel. Hé que ne puis-je noyer dans des torrens de larmes ces jours, ou plutôt ces sombres nuits dont j'augmentois le cahos par l'obscurité de mes abstraites & vaines méditations. Ce que je ne puis, ô Dieu des Cieux! demande toute votre puissance, & par sa difficulté en est peut-être un digne objet; mais pour concilier les droits de vos adorables attributs, livrez mon corps à votre justice, cédez mon ame à votre amour, dilatez mon cœur aux plus cuisans regrets; qu'il exhale un Océan de soupirs; disposez-le vous-même au Sacrement de Pénitence dans lequel il désire se purifier. Formez de mes yeux comme deux globes de lumiere pour qu'ils puissent pénétrer toute la noirceur de mes forfaits. Convertissez ma chair en une croix vivante, où mon cœur soit sans cesse crucifié: que consumé pour vous en holocauste

& réduit en cendres, il vous touche par cet état d'humiliation, & pour enflammer davantage ma douleur, repréſentez-moi diſtinctement tous mes crimes: détachez du Livre des vengeances ces caracteres rédoutables, qui les offrent ſans ceſſe à vos regards; imprimez-les dans le fond de mon ame, afin que je me connoiſſe tel que vous-même m'avez connu. Mais déja leur multitude épuiſe la portée de mes regards; plus j'approche & plus il s'en offre à ma vûe. Tel qu'un Voyageur fatigué du chemin au milieu d'une plaine immenſe, & qui eſpére que ſon terme au moins ſe trouvera où il voit l'horiſon ſe borner. Il avance, l'horiſon recule, de nouveaux pas multiplient ſes fauſſes eſpérances & ſes regrets, & l'horiſon s'éloigne mille fois avant le terme où il veut aboutir. Mais Dieu du Ciel! ſi la vaſte étendue de mes crimes égare mes regards, un objet ſeul peut les fixer; la croix ſalutaire, où par votre adorable Fils vous vous êtes reconcilié le genre humain: Croix, où vous nous avez tracé autant de portes du ſalut, que de cruels inſtrumens de ſupplice ont ouvert de plaies à votre divin Fils, où

toutes les gouttes de son sang ont scellé comme autant d'alliances ; où les rudes épines qui firent mille ouvertures à sa tête sacrée, nous ont donné autant d'entrées à son esprit pour en être nous-mêmes remplis, où cet holocauste d'amour ne refusa pas d'ouvrir son cœur à la lance barbare qui lui perça le flanc. Je suis, Seigneur, cette lance cruelle ; mais dont je veux aujourd'hui que vous soyez armé pour frapper à leur tour ces faux amis de Philosophes qui m'ont follement égaré ; que mon exemple les confonde ou les soumette à votre joug ! Que de crimes m'a fait commettre l'égarement où ils m'ont entraîné. Doutes réfléchis sur votre existence, imprécations contre le Ciel, désirs de mon anéantissement, attaques obstinées contre l'Eglise, persécutions contre ses Chefs, dérisions de ses Disciples, infractions de la loi naturelle, maximes effrenées sur la pudeur, murmures contre les Loix Civiles, apologie de toutes les passions, voilà l'essai de mes crimes. Quels remédes pourront suffire à tant de maux ? O faux amis, qui m'avez perdus ! Stoïciens pour les autres Epicuriens. Pour vous, Démons de

tout ce qui existe, Apôtres zélés d'un chimérique néant. Je succomberois, Seigneur, au détail amer de mes crimes; rendez à mon ame le calme, & que j'attende avec des sentimens de confiance pour le jour de demain le Médecin spirituel que votre amour m'a ménagé.

DIALOGUE V.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Le PHILOSOPHE Malade. Le CURÉ.

LE CURÉ.

MOnsieur, je me rends à ma parole & à vos desirs. Sans doute, vous vous êtes disposé au Sacrement de Pénitence.

LE MALADE.

Je m'en occupai tout hier depuis l'instant où vous me quittates, cependant depuis mon dernier sommeil, je me trouve bien plus tranquille & ma fermeté a un peu repris le dessus.

LE CURÉ.

Placez-vous, Monsieur, selon votre

commodité, je suis prêt à vous entendre & vous pouvez commencer.

LE MALADE.

Monsieur, j'ai péché contre Dieu, contre les hommes & contre moi.

LE CURÉ.

Vous ne sçavez donc pas, comment se commence & se fait une Confession?

LE MALADE.

J'ai crû qu'on y procédoit comme en Philosophie, où nous posons d'abord les principes généraux, d'où ensuite nous déduisons les conséquences.

LE CURÉ.

La Religion devant être à la portée de tous, les pratiques en sont simples & faciles; & lorsqu'on se confesse, on commence par dire après le signe de la Croix: *Benissez-moi, mon Pere parceque j'ai péché.*

LE MALADE.

Cette formule est donc ancienne, puisqu'on vous y nomme Peres, au lieu qu'aujourd'hui on vous appelle Messieurs?

LE CURÉ.

Nous ne sommes pas ici pour nous occuper des étymologies, & de leurs

différentes révolutions ; récitez cette formule & le *Confiteor*.

LE MALADE.

Confitebor tibi meo Parocho.

LE CURE'.

Ha ! Monſieur, que faites-vous, quoi vous ignorez la priere par où ſe dénoue la langue des enfans ? Les Prêtres au Tribunal de pénitence ne ſont-ils pas les envoyés de Dieu, & en quelque ſorte lui-même ? C'eſt à Dieu que vous vous confeſſez. Mais je vois bien qu'il faut que je récite avec vous cette priere, vous aurez la bonté de me ſuivre.

LE MALADE.

Excuſez ma mépriſe ; au reſte, Monſieur, ce n'eſt que l'acceſſoire, j'eſpere vous mieux contenter pour le fonds.

LE CURE'.

Le *Confiteor* eſt, Monſieur, comme la clef ſainte qui ouvre au pécheur pénitent le tréſor de la grace. Suivez-moi. *Confiteor Deo omnipotenti.*

LE MALADE.

Confiteor Deo omnipotenti. C'eſt bien louable, Monſieur, que Dieu veuille toutes les fois entendre & juger les hommes au Tribunal de Pénitence ;

eſt d'un bel exemple pour les Rois, ui devroient bien en faire autant pour hacun de leurs ſujets.

LE CURE'.

Beatæ Mariæ ſemper Virgini.

LE MALADE.

On ſe confeſſe donc auſſi à la ſainte Vierge? C'eſt ſans doute ce qui a fait naître la queſtion, ſi les femmes étoient capables du pouvoir de confeſſer? Le ſentiment affirmatif eût eu de nos jours de bien funeſtes conſéquences, ſi l'opinion contraire n'avoit pas heureuſement prévalu.

LE CURE'.

Ha! Monſieur, laiſſez à l'écart ces remarques inutiles, & continuez le *Confiteor* avec moi. *Beato Michaeli Archangelo, beato Joanni Baptiſtæ.*

LE MALADE.

Mais ſaint Jean-Baptiſte étoit, Monſieur, de l'Ancien Teſtament, & le pouvoir de confeſſer n'a été donné par le Fils de Dieu à ſes Apôtres, que vers la fin de ſa miſſion, tems où S. Jean-Baptiſte étoit déja mort.

LE CURE'.

La confeſſion que vous atteſtez faire par ces paroles, aux Saints les plus relevés

entre les Bienheureux, n'eſt qu'une invocation de protection, ainſi que dans les cauſes civiles on prie les Grands de ſervir de Protecteurs auprès des Juges. Mais, Monſieur, que de ſi ſaintes paroles occupent plus votre cœur que votre eſprit. *Sanctis Apoſtolis Petro & Paulo.*

LE MALADE.

Voilà bien du monde, Monſieur, que je ne connoiſſois pas; voudront-ils bien entendre un inconnu?

LE CURÉ

La bonté des Saints n'eſt jamais vaincue par la malice des hommes qui reviennent ſincerement à Dieu. *Et tibi Pater, quia....*

LE MALADE.

Enfin, Monſieur, voilà votre tour.

LE CURÉ.

Quia peccavi, nimis cogitatione.... meâ culpâ, meâ maximâ culpâ. Ici, Monſieur, il faut s'arrêter.

LE MALADE.

En effet, Monſieur, ce latin n'eſt gueres bon: Qui donc auroit fait cette piéce? Elle eſt, ſans doute, antérieure au ſiécle de François premier.

LE CURÉ.

Hé Monsieur, nous sommes ici pour un objet plus sérieux que tout ce qui vous arrête : croyez-vous donc que ce n'est qu'une action purement humaine que celle-ci ?

LE MALADE.

Je crois, Monsieur, qu'elle est sainte, & suis frappé des châtimens dont le Dieu suprême peut me punir. S'il m'échappe quelques paroles déplacées, c'est l'effet d'une malheureuse habitude contractée parmi nos Philosophes qui analysent tout.

LE CURÉ.

Je me persuade volontiers que le cœur n'y a point de part ; portez donc toute votre attention sur vous-même ; pénétrez-vous de plus en plus des peines qui vengent Dieu de la malice du pécheur. Mais que la crainte hélas ! tant de fois d'équivoque, vous conduise à l'amour. Or à présent ouvrez-moi votre conscience.

LE MALADE.

Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Monsieur, j'ai péché contre Dieu, contre les hommes, & contre moi-même.

LE CURÉ.

Une Confeſſion doit être détaillée, ainſi vous devez me préſenter toutes les parties compriſes dans chacun de ces trois objets.

LE MALADE.

Le pourrois-je, Monſieur, depuis trente ans je ne me ſuis approché de ce Sacrement.

LE CURÉ.

Il eſt donc bien ſûr, Mr. que ſi Dieu n'interrogeoit que ſa juſtice, il pourroit vous livrer à ſes redoutables châtimens? Par l'impuiſſance où vous vous êtes preſque réduit de vous réconcilier avec lui; mais ſa bonté bien plus puiſſante que les Favoris auprès des Rois le ſollicite pour vous. Détaillez-moi ſeulement ce que vous rappellera votre mémoire; & animez-vous à la confiance, c'eſt un Pere que vous voulez calmer.

LE MALADE.

Ha! Monſieur, j'imagine un moyen qui me ſemble plus facile, & qui exprimera tout, c'eſt d'employer l'expoſition négative comme ſouvent procédent les Philoſophes: ainſi, Monſieur, excepté

excepté le meurtre & le vol, j'ai commis tous les crimes.

LE CURÉ.

L'exposition formelle des péchés avec leurs circonstances aggravantes est nécessaire dans la Confession: ainsi, Monsieur, tâchons de débrouiller ensemble ce cahos: vous m'avez dit avoir péché contre Dieu; avez-vous pensé qu'il n'en existoit pas?

LE MALADE.

Dans l'espace des trente ans, j'ai varié souvent sur ce point. Pendant les douze premieres années, époque d'une bouillante jeunesse, j'ai soutenu qu'il n'en existoit point, & j'ai fini par en douter jusqu'au tems de la visite que vous me fites hier.

LE CURÉ.

N'avez-vous jamais été ébranlé dans l'opinion négative pendant ces douze premieres années?

LE MALADE.

Je l'ai été très-souvent, & mon esprit étoit frappé sur-tout de certaines preuves qu'on apporte de l'existence de Dieu, & contre lesquelles je n'ai sçu que m'étourdir, en me précipitant dans le doute Pyrrhonien.

LE CURÉ.

Avez-vous été tranquille dans ce doute ? LE MALADE.

Ha, Monsieur, les remords me suivoient presque par-tout. Ma raison me reprochoit que je fuyois la lumiere. Je vous dirai même avec plaisir quelles étoient les preuves qui m'inquiétoient le plus. La premiere, c'étoit la nécessité d'une premiere cause ; car toute créature, ainsi que l'exprime son nom, ne pouvant exister sans qu'une cause la produise, il faut, me disois-je, qu'il existe un premier Etre qui, lui-même, n'ait pas été produit ; & je sentois que le nier, n'étoit que reculer pas à pas l'objection. La seconde, que les hommes les plus habiles de mon siécle ne pouvant former un aussi bel ouvrage que le Ciel, nos Ancêtres de même nature que nous, ne l'avoient pas pû, & qu'ainsi le Ciel étoit l'ouvrage ou d'un Etre suprême, ou du hazard, ou d'une intime énergie de l'Univers : celle-ci que nos Philosophes appellent *nature*, *nécessité* ; or mes passions me détournant de croire qu'il existât une cause supérieure, je me livrois successivement aux deux autres sentimens,

& ſucceſſivement je les quittois. Je voyois bien qu'on ne pouvoit attribuer au hazard l'harmonie de l'Univers, ſans avouer à la ſuite d'un argument de parité, que du jet fortuit des lettres auroient pû naître les ſept volumes de l'*Encyclopédie*, aſſertion qui ſeroit le ſuprême degré de folie ; ſur-tout, ſi pour faire un aveu conſéquent, & ſuivre le fil de cette parité, on oſoit ſoutenir que pendant ſix mille ans environ, que le monde a aujourd'hui d'antiquité, les lettres jettées au hazard pourroient produire l'ouvrage énoncé. Mais en particulier la conſtance du Soleil à marquer tous les jours par ſon aurore l'inſtant de mon réveil ; l'obſtination des aſtres à parer chaque nuit le firmament, me forçoient à reconnoître un premier Auteur de ces inalterables flambeaux, dont l'éblouiſſante clarté me montroit d'ailleurs le hazard comme un ridicule fantôme. Je me jettois alors dans ce que nos Philoſophes appellent nature, & néceſſité ; mais me diſois-je ? Les corps qui ſont ſur la terre ne ſe meuvent pas ſans impulſion, pourquoi les corps céleſtes, qui ne ſont pas d'une conſtitution différente

le feroient-ils ? Pourquoi la nature faillit-elle en nous dans les tems de maladie & à la mort, & non dans ces corps de lumiere, qui depuis tant de siécles roulent constamment au-dessus de nous ? Pourquoi si un Dieu ne l'a pas ordonné, les astres se meuvent-ils plutôt dans une direction que dans une autre ? Pourquoi notre globe ne va-t'il pas servir de pâture au Soleil ? Enfin je sentois, Monsieur, que prononcer ce mot de *nature*, étoit seulement donner un mot & ne rien dénouer.

LE CURÉ.

Voilà, Monsieur, autant de graces mépriſées ; & qu'avez-vous pensé de la Providence ?

LE MALADE.

J'ai cru que tout n'arrivoit parmi les hommes que par un effet de leurs penchans ; mais j'avois lû pour mon tourment, le Discours sur l'histoire Universelle du Grand Bossuet, & chaque trait que je m'en rappellois, m'accabloit d'un argument. Je ne pouvois penser aussi sans une admiration mêlée de trouble, comment sans Providence, & les êtres Physiques étant privés d'entendement nous ;

ourrions vivre seulement trois minutes; omment il naîtroit constamment des ommes & des femmes dans cette pro-ortion, suivant laquelle ils partagent oujours à peu-près également l'humaité ? Comment la race de ceux-là dans ous les siécles auroit eu cette supériorité de force, par laquelle le sexe lui este soumis ? Comment si nous ne remontons pas à l'influence d'un Etre Suprême des milliers de Soldats plient sous a volonté souvent impérieuse d'un chef ? Comment au mépris de la mort, ils vont à des conquêtes où ils n'auront jamais pour eux un seul pouce de terrein ? Comment les Musulmans ne joignent pas heureusement à leur immense multitude cette ambition turbulente qui dévore le cœur des Conquérans ? Comment la Mer inquiéte ne vient pas nous chasser de nos habitations ? Oui, Monsieur, Dieu, l'Auteur de cette Providence, s'est écrit par-tout, excepté dans l'esprit & le cœur de nos incrédules Philosophes.

LE CURÉ.

Adorez, Monsieur, cette Providence Divine, qui vous éclaire en ce mo-

ment. Et qu'avez-vous penſé de la Loi Naturelle ?

LE MALADE.

Je l'ai regardée comme un effet des préjugés, ne mettant pas de différence réelle entre le bien & le mal, le vice & la vertu ; les actions morales ne m'ont donc paru que des biens ou des maux de convention, ſelon le point de vûe ſous lequel les enviſage le Prince Légiſlateur.

LE CURÉ.

Dans aucune de vos actions vous n'avez donc cru commettre le mal ?

LE MALADE.

Le ſentiment intérieur a ſans ceſſe démenti en moi cette opinion, je n'ai jamais pû me convaincre que le meurtre ne fût pas un exécrable attentat ; que manquer de parole ne fût un deshonneur ; s'appeller en duel une folle barbarie ; faire une banqueroute frauduleuſe une injuſtice pendable. Enfin, Monſieur, la vertu m'a plû par-tout de préférence au vice ; mais je les voyois ſans ceſſe en parallele d'égalité dans nos Philoſophes, & je l'ai cru ſur leur autorité.

LE CURÉ.

Avez-vous porté loin ce principe dans la pratique ?

LE MALADE.

Je vous avoue, Monsieur, qu'il m'a rendu l'ame plus vîle que celle d'un usurier. L'intérêt personnel a toujours été mon unique mobile. La crainte des peines civiles mon seul frein, & je ne pouvois voir traîner un malheureux à la Grève, que je ne prisse le contresens d'un fameux vers de Corneille, en disant au-dedans de moi :

L'échaffaut fait la honte, & non pas le forfait.

LE CURÉ.

O, Dieu, quel déluge de crimes dans un cœur où vous êtes méconnu ! Et quel culte rendiez vous à Dieu ?

LE MALADE.

Je n'en rendois aucun, selon cette grande maxime de nos Philosophes, que quand il existeroit un Dieu, son immense distance de nous, viles créatures, devoit nous empêcher de lui rendre d'inutiles & téméraires honneurs. Mais, grand Dieu, qui pût jamais vous résister & se promettre la paix ! Je sentois, Monsieur, que Dieu ne dédai-

gnoit pas les créatures, puiſqu'elles étoient l'ouvrage de ſes mains, que plus de bienfaits ne devoient pas nous rendre plus ingrats en nous laiſſant oublier celui qui en étoit l'Auteur, que nos hommages quand ils n'euſſent pas honoré Dieu, pouvoient au moins nous devenir utiles en attirant ſur nous de nouveaux dons.

LE CURE'.

Si vous n'avez pas rendu à Dieu de culte naturel, vous avez donc à plus forte raiſon méconnu la Religion révelée ?

LE MALADE.

Elle a été, Monſieur, mon grand écueil, je la laiſſois avec une aveugle fierté pour le vil peuple, me la repréſentant comme un amas d'impoſtures & de ſuperſtitions ; mais ſon divin Auteur s'eſt toujours vengé de moi, par la paſſion qu'il m'avoit donnée pour la lecture ; je ne voulois ignorer aucun des écrits faits pour ſa défenſe, & j'ai remarqué avec dépit, que les meilleurs ouvrages Théologiques & les plus multipliés étoient ceux qui traitoient de la vérité de la Religion ; je ne pouvois me déguiſer qu'elle n'eût eu pour dé-

senseurs les plus grands hommes, enviſagés même philoſophiquement : les Tertulliens, les Origènes, les Auguſtins, Photius, Uſſerius, Labbe, Petau & tant d'autres que vous connoiſſez mieux que moi. Ha ! Monſieur, s'égarer avec d'auſſi grandes lumieres, me paroiſſoit toujours la plus extravagante ſuppoſition.

LE CURE'.

Cependant vous avez dû croire meilleures les preuves qui attaquoient la Religion, puiſque vous avez tenu ce parti.

LE MALADE.

L'indifférence & le doute ont été, Monſieur, les deux poiſons lents qui m'ont en même-tems gâté l'eſprit & le cœur ; ſouvent occupé de mon plaiſir, je ſongeois rarement à la Religion, le tourbillon des amuſemens de Paris m'enveloppoit, & pour paſſer pour homme conſéquent, mon orgueil me portoit à ne pas croire. Cependant une complexion délicate me cauſant de fréquentes infirmités, me rendoit trop ſouvent à mes penſées. Les preuves de la Religion venoient alors me poignarder : je me diſois,

quelle audace à un mortel, de réſiſter au Tout-Puiſſant qui lui parle par tant de bouches ſacrées; oui, ſi l'opinion d'incrédulité que je tiens eſt vraie, il faut que ce que croit preſque tout l'Univers depuis dix-huit ſiécles ne ſoit qu'une pure illuſion, que tant de milliers de chrétiens ſe mortifient ſans intérêt juſqu'au tombeau. Le remord me preſſoit auſſi ſur le mépris que je faiſois des Evêques & des autres Paſteurs. Quoi, me diſois-je? je crois à la déciſion d'une Académie pour la nature & l'ortographe d'un mot: je regarde comme équitable & avec raiſon un Arrêt que rend une Cour de Juſtice, &, je refuſe d'écouter tous les Evêques du monde chrétien; je m'oppoſois quelquefois que les miniſtres des Autels n'étoient pas tous édifians: mais nos Philoſophes ſuivent-ils tous la Loi naturelle, quoiqu'ils la prêchent? Qu'ont de commun l'eſprit & le cœur. L'état des Prêtres éteindroit-il de préférence les paſſions de ceux de ſes membres, qui ſans ceſſe répandus dans le monde les y vont irriter. Et enfin, attachant mes regards ſur l'entier tableau de la Religion, je m'écriois ſouvent; non,

Seigneur ! vous ne pouvez en imposer aux hommes : or si la Religion Chrétienne est fausse, vous êtes la cause de l'erreur (*a*) parce qu'ils ne peuvent s'en retirer Voilà, Monsieur, comment mille amertures m'ont troublé sans cesse au sein de l'incrédulité.

LE CURÉ.

La force & le jour que vous donnez, Monsieur, aux preuves de ma Religion font sur moi je ne sais quelle impression qui me pénétre de plus en plus de sa grandeur. La foi m'enseignoit que celui qui perdoit la saine croyance devoit perdre aussi la paix de son cœur ; or votre vie passée me le confirme par un exemple bien frappant. Mais votre doctrine & vos mœurs ont-elles été pour beaucoup d'autres un sujet de scandale & de séduction ?

LE MALADE.

Je vous en ferois volontiers le détail, mais j'ose vous demander à me reposer, j'éprouve une sensible diminution de forces. Je crois d'ailleurs en avoir dit assez pour être dûment atteint

(*a*) *Domine si error est, à te decepti sumus.* Rich. de Saint-Victor.

& convaincu de crimes énormes aux yeux de Dieu ; or je préſume que vous ſuivez, Meſſieurs, la méthode du Palais, où quand le Juge ſait un certain nombre de griefs, ſuffiſans pour faire le procès de l'Accuſé, il n'éxige pas qu'il faſſe au moins contre lui-même d'autres aveux.

LE CURE'.

Le Fils de Dieu, Monſieur, dans l'établiſſement de ſa Religion, a poſé des conditions différentes pour la rémiſſion des péchés ; ainſi vous devez à vous-même de faire un aveu détaillé de vos fautes. Mais je m'apperçois de votre nouvel abbatement, & comme vous avez encore pour pluſieurs jours de vie, je puis retarder à demain de vous faire achever votre Confeſſion, & de vous faire recevoir les derniers Sacremens : pour ce moment je vous laiſſe repoſer ; mais ſur-tout ayez ſoin d'écarter toutes ces idées profanes qui viennent vous troubler, & qui ſans doute, ſont le mauvais effet de la diſſipation & du déſordre où vous avez vécu : humiliez-vous, gémiſſez dans une ſainte confiance, & plaiſe au Ciel ! que votre mort ſoit un exemple de vie pour la

troupe de Philosophes avec lesquels vous vous étiez perdu. Adieu, Monsieur.

DIALOGUE VI.

Funiculus triplex difficilè rumpitur. Eccles. ch. 4 v. 12.

LE MALADE & LA JEUNESSE son Laquais.

LE MALADE.

LA Jeunesse, je vous appelle, pour vous faire exécuter mes dernieres volontés.

LA JEUNESSE.

Commandez, Monsieur, & je remplirai toujours vos ordres avec la même fidélité.

LE MALADE.

Mon ami, je quitte la vie & vais paroître devant Dieu.

LA JEUNESSE.

C'est sans doute du Prêtre qui vient de s'entretenir avec vous, que vous tenez cet avis? Vous croyez donc à présent à ces Messieurs? J'ai fait au reste à celui-

ci toutes les politeſſes qu'on doit aux perſonnes qu'on reçoit pour la premiere fois.

LE MALADE.

Il faut croire à l'Egliſe, mon enfant: c'eſt le plus ſûr.

LA JEUNESSE.

Que ne me le diſiez-vous plutôt? j'aurois moi-même été plus ſage; mais peut-être ſi vous revenez en ſanté, en appellerez vous comme vous avez déja fait une fois?

LE MALADE.

Non, mon enfant, & je demande pardon à Dieu, du ſcandale que je vous ai donné. Or, pour témoignage de mon repentir, vous allez brûler devant moi tous ces mauvais Livres qui m'ont été bien chers, mais où nous avons trouvé l'un & l'autre notre poiſon.

LA JEUNESSE.

Ce ſera bien dommage, Monſieur, ils ſont pour la plûpart bien réliés.

LE MALADE.

Vous en jugez comme les demi-Sçavans de votre état; ce ſont des parterres de fleurs qui cachent les aſpics; ainſi je veux que vous jettiez tout de

ſuite dans ce foyer le *Dictionnaire de Bayle*, ſon *Analyſe*, *Machiavel*, l'*ENCYCLOPEDIE* & le livre de l'*ESPRIT*.

LA JEUNESSE.

Quoi! Monſieur, vous immoleriez ſur-tout les deux derniers ouvrages que vous venez de nommer & qui ſont tant à la mode? vous m'aviez dit qu'on y voyoit dans le plus grand jour ce qu'on doit croire de la vie des hommes & de leur mort. Or, pour ce dernier objet, ils n'ont dû jamais vous être plus utiles.

LE MALADE.

La mort ſur les lévres affecte bien autrement qu'apperçue dans le lointain. Ces Ouvrages ſéduiſent dans la ſpéculation les ames paſſionnées; mais ſont dans la pratique d'un ſtérile ſecours. D'après ces Maîtres faciles j'ai ſuivi en aveugle la voix de mes penchans. Hélas! je n'aurois dû vivre que pour apprendre à bien mourir, & je meurs pour avoir mal vêcu.

LA JEUNESSE.

Peut-être, Monſieur, mourrai-je auſſi bientôt par la même raiſon que vous avez mal vêcu; votre diſcours, il y a dix ans, m'eût épargné bien des

nuits blanches dans de froides & tumultueuses anti-chambres ; mais vous voulez donc tout de bon que je jette au feu les Livres que vous avez proscrits ?

LE MALADE.

Oui. Brûlez d'abord *Bayle* & son *Analyse*.

LA JEUNESSE.

Il vaudroit autant vendre ces volumes & les autres à l'Epiciere.

LE MALADE.

Vendre à l'Epiciere des Ouvrages est une flétrissure reservée à ceux qui pêchent contre l'esprit & le goût ; mais ces écrits, qui quoique pleins de sel & de jolis traits, attaquent la Religion & les Mœurs doivent être jettés au feu.

LA JEUNESSE.

Voilà *Bayle* qui brûle.

LE MALADE.

O Ciel, où me réduit la vûe d'un avenir !... Tandis que vous brûlerez les autres Ouvrages, faites-moi passer le *Discours sur la Vie Heureuse* & les *Lettres Philosophiques* qui sont sur mon Bureau.

LA JEUNESSE.

Je ne pense pas, Monsieur, que vous y trouverez des actes de Foi sur l'autre

vie. Or, il paroît que vous en avez besoin.

LE MALADE.

Je ne veux donner à ces Ouvrages que mes derniers regrets, & les jetter ensuite au feu.

LA JEUNESSE.

Les voilà.

LE MALADE.

O vous ! l'Auteur de ce Discours sur la Vie Heureuse, que ne vous ai-je près de mon lit, pour vous communiquer mes doutes & mes perplexités. Vous parlez sans doute de maniere à consoler quiconque a mal vêcu, en disant que *se borner au présent, est le seul parti digne du Sage, & qu'un pareil Systéme ne laisse aucun inconvénient, aucune inquiétude sur l'avenir* (a); mais ce n'est pas touchant aux portes de la mort que vous avez écrit des pensées si hardies; cependant vous êtes séduisant. La Jeunesse, apportez-moi l'*ENCYCLOPÉDIE*, aux articles de l'*Ame* & de *Demonstration*.

LA JEUNESSE.

Il faut, Monsieur, vous dépêcher;

(a) Disc. sur la Vie Heureuse page 29.

les Auteurs que vous me commandez de brûler ne paroiſſent pas gens à miracles, le feu ne les épargne pas : Voilà les volumes de l'ENCYCLOPÉDIE que vous m'avez demandez.

LE MALADE.

Ne brûlez l'ESPRIT que le dernier, je pourrai bien encore y jetter un coup d'œil.

LA JEUNESSE.

O mon Dieu ! Quel feu de paille que tous ces Meſſieurs-là ! Une ſi barbare exécution il y a ſix ſemaines m'eût rendu moi-même à l'avis de mon Maître bien digne d'être brûlé ; mais la mort ſçait à ſon tour ſe faire reſpecter.

LE MALADE.

La Jeuneſſe, nos Anciens ne penſoient pas ſur l'ame ce que nous en diſent les Prêtres d'aujourd'hui ; mais enfin, je te l'ai déja dit, il faut les croire c'eſt le plus ſûr. Reprends tous ces ouvrages & jette-les au feu, qu'il n'en ſoit plus queſtion, ils n'ont que trop réveillé mes anciennes idées ; brûle auſſi, ſans me le montrer, le livre de l'ESPRIT, je ne dois pas faire à mon frere un don ſi dangereux, quoique pourtant je le lui euſſe promis.

LA JEUNESSE.

Soyez sûr, Monsieur, que dans trois minutes ils n'existeront plus.

LE MALADE.

Oui, nos anciens ne pensoient pas sur l'ame ce qu'il en faut croire aujourd'hui; mais en se montrant équitable, quel fond peut-on faire sur des Philosophes qui penserent si ridiculement sur la Divinité? Cependant, ô Religion! que la crainte de tes châtimens m'a rendu dans ce moment l'ame barbare!

LA JEUNESSE.

Tous les Auteurs, Monsieur, que vous m'aviez remis sont entierement brûlés.

LE MALADE.

Le Phœnix, mon cher enfant, renaissoit, dit-on, de ses cendres.

LA JEUNESSE.

Je m'apperçois, Monsieur, que le sacrifice d'aujourd'hui vous a coûté bien des efforts & peut-être des regrets; mais enfin, il me semble avec vous, que ce seroit jouer trop gros jeu que d'affronter hardiment le voyage de l'autre monde. Nos Philosophes n'iront pas vous en retirer, & ne sçavent pas après tout ce qui

s'y passe puisqu'ils n'y ont eux-mêmes jamais été.

LE MALADE.

Tu me parles en homme sensé, il est prudent de bien mourir. J'entends du bruit sur l'escalier?

LA JEUNESSE.

Ce sont, Monsieur, quelques-uns de vos amis; ils vous parleront bien mieux que moi sur les affaires d'une autre vie. Je vais vous laisser avec eux; si vous avez besoin de moi, je serai dans votre bibliothéque à ôter la poussiere des rayons que par votre ordre je viens de dégarnir.

DIALOGUE VII.

Venient in novissimis diebus in deceptione illusores, dicentes, ex quo Patres dormierunt omnia sic perseverant ab initio creaturæ.
S. Pet. epist. 2. cap. 3.

Le PHILOSOPHE *malade*, SILARIS, PHILODORE *&* CLORIS.

SILARIS.

BOn jour notre cher Philosophe, nous vous trouvons bien de moins dans

notre Société, aussi nous venons nous en dédommager au près de vous.

LE MALADE.

Je suis très-sensible, chers amis, à votre souvenir; mais je dois sacrifier le plaisir que j'aurois à m'entretenir avec vous, pour employer les momens qui me restent à racheter par des soupirs les supplices éternels que mes crimes ont mérité.

PHILODORE.

Ha! ma foi vous y voilà; convenez que vous avez peur des loups-garous? Quoi! n'avez-vous pas honte à l'âge de trente-cinq ans de rappeller de nouveau les contes dont votre bonne grand-mere se servoit pour vous endormir? Mais c'est peut-être un songe de cette nuit que vous nous racontez?

CLORIS.

Tels sont les préjugés meurtriers de l'enfance; & il est rare, qu'excepté dans certaines grandes ames, ils ne se réveillent à la mort: O peres dénaturés! meres maratres! Pourquoi gâter l'esprit de vos enfans, par les chimeres frivoles d'une autre vie, d'un feu éternel, d'un Paradis de délices; apprenez-leur seule-

ment à bien vivre, la nature ſuffira pour leur apprendre à mourir.

LE MALADE.

Si ces chimeres ſe réaliſent, que m'arrivera-t'il?

CLORIS.

Si tout le monde meurt cette nuit, qui ſonnera l'enterrement?

LE MALADE.

Vous avez beau jeu à vous mocquer. Hélas! je vois les objets de plus près que vous tous, & par conſéquent je les vois mieux.

SILARIS.

Hé bien, que voyez-vous?

LE MALADE.

Une place pour chacun de vous en Enfer, ainſi que pour moi.

SILARIS.

Tout doucement, cher ami, nous venons paſſer ici volontiers quelques heures avec vous; mais ſans doute vous ne ſeriez pas aſſez cruel pour nous en récompenſer par un Enfer dans l'autre vie.

LE MALADE.

Je vous en dois l'aveu: après ce qu'on m'a dit hier au ſoir dans une longue ſéance, je ne puis plus me refuſer à la croyance d'un avenir.

PHILODORE.

Quoi ! ce n'est pas par dérision que vous parlez de la sorte ? Et quelle est donc cette personne officieuse qui vous a tourné l'esprit ?

LE MALADE.

Je n'ai pû me défendre des preuves que m'a apportées en faveur de la Religion un homme de bien, dont le zèle m'a beaucoup édifié.

PHILODORE.

Mais, découvrez-nous le mystere ? Quel est donc ce personnage frivole qui a si officieusement travaillé à pervertir votre raison ? Je ne soupçonne pas que des Prêtres entrent chez vous?

LE MALADE.

Pourquoi non? s'ils sont rigides pour le tems de la vie, ils sont consolants à la mort.

SILARIS.

Je crois tenir le vrai nœud du secret; M. le Curé a sûrement tendu ici ses lacets.

LE MALADE.

Oui, je vous en fais sincerement l'aveu, le Curé de ma Paroisse est venu hier au soir, & m'a persuadé de me confesser; je l'ai fait & ai même bien

avancé ma Confeſſion. Il doit revenir ce ſoir pour me la faire achever & pour me diſpoſer aux derniers Sacremens.

SILARIS.

Ha, Cloris, quel petit Saint! Il veut ſans doute tenir un rang aux Litanies. Cher ami, nous allons vous bâtir inceſſamment une niche au Licée près de l'Autel *Ignoto Deo*. En attendant nous prendrons de vos reliques.

PHILODORE.

Allons donc ame femmelette, n'avez-vous pas honte de ce que vous avez fait?

LE MALADE.

Ce Curé m'a dit des choſes très-ſenſées, m'a preſſé par de très-fortes raiſons auxquelles enfin j'ai été forcé de répondre par des ſoupirs muets, mais expreſſifs.

PHILODORE.

Penſez-vous au déshonneur dont va vous couvrir votre lâcheté parmi nos Philoſophes & dans le monde? On dira que vous êtes mort traître à la Philoſophie, que vous avez diffamé notre corps. Après tout, mourir eſt le partage de tous les hommes, mais mourir en ame grande, eſt ce qui doit nous diſtinguer

distinguer, & dans ce moment occuper uniquement votre cœur.

CLORIS.

Monsieur le traître, si nous ne vous voyons pas reprendre votre ancienne intrépidité, nous allons vous décrier par-tout. La philosophie estime peu que vous ayez été pour elle toute la vie, ses véritables enfans meurent dans ses bras; ainsi dégagez bien vîte votre esprit des idées que vous a données M. le Curé. Rappelliez-vous ces deux beaux Vers d'un de nos plus illustres chefs.

Les Prêtres ne sont pas ce qu'un vil peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

LE MALADE.

Ils ne nous cachent pourtant pas les preuves de leur Religion; mais en effet, que diroit-on de moi dans le monde & parmi les Philosophes, auxquels j'ai resté toute ma vie attaché. Que d'insultes piquantes l'on feroit à ma mémoire! que de traits mordants contre moi dans les Caffés!

SILARIS.

Il semble que vous vouliez devenir un peu plus raisonnable, je m'apper-

çois que les sentimens d'honneur font impression sur vous. Chers amis prenons courage pour lui, il y a de la ressource; si l'esprit est dans le trouble, au moins le cœur n'est pas gâté.

LE MALADE.

Mais les sentimens de crainte & de douleur que j'ai montrés à Monsieur le Curé, ne m'ont-ils pas déja dépreciés dans votre esprit, & ne me feront-ils pas tort aussi dans le Public?

SILARIS.

Vous pouvez être tranquille, nous vous promettons sur notre foi, de n'en jamais rien révéler.

LE MALADE.

Mais j'aurois été plus grand dans votre esprit, si je n'eusse pas montré cette espece de lâcheté.

SILARIS.

L'amitié ferme les yeux sur des foiblesses, ausquels tout le monde peut être sujet.

LE MALADE.

Mais, Monsieur le Curé en parlera, pour le triomphe de sa Religion.

CLORIS.

C'est par la voie, nous avez-vous dit,

de la Confession, que vous lui avez fait part de ces timides sentimens ? Or ils se croyent obligés au secret & on leur doit cette justice qu'ils en sont très-fidèles observateurs.

LE MALADE.

Je lui ai montré des sentimens de repentir avant ma Confession, ainsi il sera libre d'en parler.

SILARIS.

Quoi qu'il en soit, mourez tranquille, nous nous chargeons de tout. Nous avons d'ailleurs la solution banale qui raccommode tout ; c'est que vous étiez alors dans un violent transport qui vous avoit dérangé le cerveau.

LE MALADE.

Nous connoissons en effet, vous & moi, des Philosophes qui ont eu au lit de la mort de pareilles foiblesses, & ils n'en jouissent pas moins d'une grande célébrité.

PHILODORE.

Il n'y a pas de doute, rassurez-vous, nous citerons même votre mort en faveur de notre cause. Le Soleil pour se couvrir de quelques nuages n'en doit pas moins servir de guide aux mortels.

LE MALADE.

Mais, dites-moi exactement comment vous raconterez que je suis mort?

SILARIS.

En galant homme, qui ne se fait pas trop prier; en homme conséquent, & qui a *les grands principes*; en ame grande, en homme que tout le monde doit imiter. Allez, soyez tranquille, les épithetes ne nous manqueront pas; mais aussi de votre côté ne manquez plus de courage, & qu'à l'avenir la plus intrépide fermeté répare les petits mouvemens de lâcheté qui vous avoient émûs.

LE MALADE.

Vous m'avez déja dit, que vous les feriez passer pour les suites d'un transport; ajoûtez sur-tout, que le transport étoit des plus fiers qu'on ait jamais eu.

CLORIS.

Je vois avec un sensible plaisir, que votre honneur vous touche fortement, soyez assuré que vous le conserverez encore tout entier après votre mort; nous nous comporterons à votre égard en véritables amis.

LE MALADE.

J'y compte plus que sur mes proches, j'ai eu vingt ans de la plus belle répu-

tation ; quel dommage ! ſi je venois à la perdre après ma mort, tems où vit notre mémoire, qu'un eſprit ſenſé doit encore plus chérir que lui-même..... Le bon Curé m'avoit bien alarmé.

SILARIS.

Vous nous paroiſſez aſſez bien converti & revenu de vos frayeurs ; cependant il faut nous aſſurer encore plus de vous ; vous venez de nommer Monſieur le Curé, il pourroit peut-être devenir encore votre écueil & le nôtre. N'avez-vous pas dit qu'il reviendroit ce ſoir ?

LE MALADE.

Oui.

SILARIS.

Il faut abſolument lui interdire la porte, & lui faire répondre que vous dormez ou êtes dans le redoublement. Nous voulons bien à cet effet monter la garde chez vous. Après tout il ne faut pas tenter la Philoſophie, elle eſt ennemie des miracles, c'eſt aſſez qu'elle nous appuye de ſes ſecours, lorſque nous ne nous expoſons pas aux piéges de la crédulité.

LE MALADE.

La crédulité, dites-vous ? ô Ciel !

CLORIS.

Encore vous retombez ? Et votre réputation ? Et ce qu'on dira dans le monde ?

LE MALADE.

Je voulois dire, que vous aviez raison d'employer le mot de crédulité.

CLORIS.

A la bonne-heure.

PHILODORE.

Silaris, votre conseil est bon, il est très-important que notre Converti ne revoye pas Monsieur le Curé, qui pourroit bien gâter de si bonne besogne.

SILARIS.

L'appréhension d'une telle visite me touche au moins autant que vous. Philodore, je l'ai pensé souvent, nous nous obstinons à ne pas reconnoître de puissances malignes, cependant nous sommes forcés de convenir que les Prêtres, (Et que de Philosophes au lit de la mort ils ont déshonorés !) oui ces Prêtres sont les vrais démons des Philosophes mourans. O, Ciel ! pour quoi la terre n'est-elle pas un empire d'indépendance & de tranquillité. Mais je

réponds de la porte, vous pouvez vous fier à moi.

PHILODORE.

Nous vous laissons donc pour y veiller. Cloris & moi allons au Caffé informer les nôtres des bonnes dispositions du confrere malade. Cependant pour lui donner des objets propres à l'affermir de plus en plus; allez, Cloris chercher dans sa bibliothéque le *discours sur la Vie Heureuse* & l'*Homme Plante*, ces ouvrages comme vous savez, sont au rayon d'or, du même côté que *BAYLE* & l'*ENCYCLOPEDIE*; Silaris lui en lira quelques morceaux.

LE MALADE.

Ha, quelle tache!

PHILODORE.

Pour l'humanité, sans doute, de ne pas élever des Autels à ces ouvrages?

LE MALADE.

Oui... Non... Mais Messieurs, il n'y a pas de ma faute.

PHILODORE.

Expliquez-vous?

CLORIS.

O forfait! ô noirceur! ô insigne attentat! On vous a volé, mon cher ma-

lade, deux rayons de volumes les plus précieux.

SILARIS.

Que dites vous donc? Devons-nous vous croire, & quel peut être le voleur? Monsieur le Curé aura fait ici, sans doute, quelque nouvel acte de barbarie. Quoi les êtres muets sont aussi l'objet de leurs persécutions.

LE MALADE.

Vous portez de téméraires jugemens. Si ces ouvrages n'étoient que volés, captifs, ils feroient encore du bien, puisqu'on pourroit les consulter; mais mon Laquais les a frappés d'un plus funeste coup.

SILARIS.

Appellons le téméraire pour le punir à proportion de son crime.

DIALOGUE VIII.

Davus utetur libertate Decembri. *Horace.* (*a*)

Les Mêmes.

LA JEUNESSE.

Le Philoſophe malade jette un coup d'œil ſur ſon laquais, pour lui faire connoître qu'il doit déguiſer la faute dont on va le charger.

PHILODORE.

QU'avez-vous fait du tréſor de Monſieur? LA JEUNESSE.

Pour qui me prenez-vous, Meſſieurs? je n'ai pas touché à l'argent de mon Maître.

PHILODORE.

C'eſt de quelques-uns de ſes Livres dont nous voulons vous demander raiſon. LA JEUNESSE.

A la bonne-heure, *entendons-nous*, Meſſieurs, mon maître n'a pas voulu que ces ouvrages reſtaſſent dans ſa ſucceſſion.

(*a*) Le mois de Décembre étoit accordé aux ſerviteurs pour reprocher à leurs Maîtres leurs défauts

PHILODORE.

Mais que ſont-ils devenus ?

LA JEUNESSE.

Mon maître a pour eux tant d'attachement, qu'il me les a fait mettre dans un état, où ſans ſe corrompre, ils puſſent être mêlés à la cendre de ſon tombeau.

LE MALADE.

Il prend bien ma penſée.

CLORIS.

Ainſi les premiers Fidéles, nous diſent les Chrétiens, pour montrer leur amour & leur reſpect envers les Evangiles, vouloient qu'on en mît un exemplaire avec eux dans le tombeau. Dites-nous pourtant, la Jeuneſſe, ce que vous avez fait de ces auguſtes monumens de la ſublime Sageſſe ?

LA JEUNESSE.

Tranquilliſez-vous, Meſſieurs, ils ſont cachés, vous dit-on, & comme un feu ſous la cendre prêts à jetter mille étincelles de raiſon.

SILARIS.

La Jeuneſſe vous êtes Normand, cependant vos propos & quelques coups d'œil de votre Maître vous découvrent. Nous ſommes convaincus qu'un accès

de frayeur l'a porté à vous les faire jetter au feu. Parlez-nous ſans déguiſement, le Malade nous l'a fait entendre avant que nous vous appellaſſions.

LA JEUNESSE.

Puiſque lui-même a parlé le premier je le fais à mon tour, & vous avoue que je les ai tous jettés dans le feu, par les ordres exprès de mon Maître.

PHILODORE.

Eſt-il poſſible ?

LA JEUNESSE.

C'eſt bien quelque choſe de plus, la réalité y eſt toute entiere, & je n'ai ſauvé que la couverture des livres, jugeant qu'ils avoient cela au moins de bon.

PHILODORE.

Et quels ſont les livres que vous avez brûlez ?

LA JEUNESSE.

Mon Maître pourra bien vous le dire.

LE MALADE.

Vous avez trop bien commencé pour ne pas dire juſqu'au bout.

PHILODORE.

Parlez donc la Jeuneſſe ?

LA JEUNESSE.

Hé bien, Meſſieurs puiſqu'il faut l'avouer, nous avons mis au feu *Bayle*, ſon

Analyſe, l'ENCYCLOPÉDIE, le livre de L'ESPRIT & quelques autres. Jugés, Meſſieurs, ſi tous ces ouvrages ne faiſoient pas un feu d'Enfer ?

PHILODORE.

Notre Malade, c'eſt donc encore par puſillanimité que vous avez commis cet excès ?

LE MALADE.

Que ma conduite à cet égard n'altere pas, Meſſieurs, ma réputation dans vos eſprits. J'ai prévû qu'après ma mort ma bibliothéque ſeroit expoſée en vente ; & pour ne pas être cauſe que mon héritier pût être inquiété par la Juſtice, j'ai crû devoir ſacrifier ces ouvrages quoique excellens.

CLORIS.

Cette précaution me paroît louable ; c'eſt encore aſſez notre ſyſtême de céder quelque choſe aux préjugés des Nations. Mais, ô divine Sageſſe ! quand paroîtront ces beaux jours où la Philoſophie regnera ſur le Trône des Rois ?

LE MALADE.

Je les deſire comme vous ; & après les motifs que je vous ai donnés de ma conduite, je ne dois plus vous être ſuſpect.

PHILODORE.

Auſſi croyons-nous pouvoir nous repoſer ſur vous. Nous allons vous quitter à l'exception de Silaris qui reſtera pour vous faire compagnie. Adieu, notre cher ami.

DIALOGUE IX.

Tu ne quæſieris ſcire nefas quem mihi, quem tibi.
Finem dii dederint. *Horat. Lib.* 1. *Od.* 10.

Le MALADE *&* SILARIS.

SILARIS.

QUel objet, mon cher ami, ſeroit capable de vous amuſer & de vous diſtraire? LE MALADE.

Je m'entretiendrois volontiers ſur l'état actuel de la Philoſophie.

SILARIS.

Je puis vous en donner des nouvelles conſolantes, auxquelles tout bon Philoſophe doit prendre part.

LE MALADE.

Soyez perſuadé qu'elles me cauſeront beaucoup de joye.

SILARIS.

Le rapide progrès de notre doctrine offre aujourd'hui le spectacle le plus intéressant.

LE MALADE.

On n'eût pû se flatter il y a dix ans que les esprits dussent tourner si facilement au vrai.

SILARIS.

Comment ne suivroit-on pas une doctrine à laquelle nous traçons une voye si facile on auroit bonne grace. Notre morale est sans épines, & nos principes sans déguisement.

LE MALADE.

C'est pourtant ce qui m'étonne qu'en exposant nos principes au grand jour, on les adopte sans contrainte & même avec avidité ; vous sçavez que les hommes sont naturellement timides à embrasser une nouvelle croyance.

SILARIS.

Nos progrès sont une suite de la vive lumiere qui éclaire notre siécle ; on étoit anciennement retenu par la crainte d'une autre vie ; mais nous avons brisé le joug, en faisant connoître aux hommes qu'ils étoient autant de Rois ; & des Rois ont-ils au-dessus d'eux de puis-

sance dont ils aient à redouter les châtimens ou attendre les bienfaits ?

LE MALADE.

Il faut pourtant avouer, & cela de vous à moi ; car nous ne devons pas dévoiler nos mysteres, que la plûpart de nos disciples forment une Secte de bien dociles Croyans. Nous leur enseignons le Catéchisme du plaisir, & ils s'en tiennent là. Convenez que nous avons trouvé une belle clef à notre doctrine, en affichant le plaisir à l'entrée du Licée, & élevant dans le milieu le temple d'Astarbé.

SILARIS.

Sans doute il étoit important de former ainsi une premiere rige de Philosophes ; mais la posterité qui naîtra de ces disciples se dira Philosophe, parce que ses ancêtres l'auront été.

LE MALADE.

Je crains cependant que notre Philosophie ne soit toujours vivement combattue & même dominée pat le Christianisme. Après tout, il subsiste depuis dix-huit siécles, est admiré de tous, adopté de beaucoup. Les hérésies qui l'ont attaqué n'ont pû l'abbattre & successivement ont été se perdre dans l'ou-

bli, lui seul se conserve avec son même éclat. Si dans le siécle qui nous succédera il culbutoit ainsi notre Philosophie, nous aurions pris bien de la peine inutilement.

SILARIS.

Je n'aurois pas de peine à le croire; mais quelle en sera la raison ? La même d'aujourd hui ; c'est que de vingt millions d'ames environ que contient la France, & ainsi par proportion, de l'Univers, il n'y a gueres qu'une cinquantaine d'esprits raisonnables, & tout le reste, soit dit entre nous, n'a qu'une machine d'esprit.

LE MALADE.

Voilà précisement ce qu'on ne fera jamais croire à l'Univers. O que les hommes ont de l'orgueil ! Ils ne veulent pas se convaincre de ce que leur dit le Philosophe que lui seul a la raison & eux l'aveuglement.

SILARIS.

Il y auroit un moyen de donner une existence durable à la Philosophie, ce seroit d'en faire une Loi dans les Etats.

LE MALADE.

Oui, mais il faudroit sacrifier, dit-

on, la Religion de nos Ancêtres, & nous n'avons pas droit de conteſter ce qu'ils nous ont appris. Ce ſont des Peres qui nous ont tranſmis de main en main des miracles, opérés, nous ont-ils dit, en faveur du Chriſtianiſme. Des miracles ne ſont pas impoſſibles, le cours des aſtres en offre mille tous les jours, & d'ailleurs des Peres voudroient-ils en impoſer à leurs Enfans? Voilà ce qu'on nous oppoſe.

SILARIS.

Bon, & que doivent après tout les Enfans à ces Aïeux, dont ils tiennent la naiſſance, pour les tant reſpecter? Oui, je vous l'ai déja dit, il faut abſolument pour le bien de l'humanité que la Philoſophie ſoit redigée en corps de loix.

LE MALADE.

Tout ce que vous dites eſt aſſûrement bien raiſonnable, mais les Etats oppoſent que nous n'aſſignons point de frein pour les paſſions.

SILARIS.

Pendre & rouer.

LE MALADE.

Mais quelle juſtice, dit-on, de pendre & rouer, ſi le vice & la vertu, le mal

& le bien ne différent que par le nom, comme nous l'enſeignons. Dans le public je jouerois bien mon perſonnage comme un autre, mais vis-à-vis de vous je parle librement.

SILARIS.

Pendre & rouer.

LE MALADE.

Mais combien de déſordres ſecrets, & qui par conſéquent échappent à la vigilance des Magiſtrats?

SILARIS.

Il faut les voir, pendre & rouer.

LE MALADE.

Et qui pendra les Juges, ſi le ſentiment intérieur ne les rend vertueux?

SILARIS.

Tout eſt ennobli chez les Grands, & c'eſt le peuple qui ſouille les actions.

LE MALADE.

Mais à quelle claſſe appartiendront les Philoſophes; car leur modeſtie qui les retient dans les rangs médiocres pourroit bien alors leur jouer de mauvais tours?

SILARIS.

Les Philoſophes ſe corromproient parmi les Grands, leur place eſt dans

la foule ; mais les Philoſophes péchent-ils ?

LE MALADE.

Ha ! nous diſons bien que non, publiquement, mais toujours de vous à moi ; car ceci ſur-tout ne doit pas paſſer les murs de mon appartement. Vous rappellez-vous du deshonneur dont vous couvrites une famille reſpectable il y a quelques années ?

SILARIS.

Nous ſommes les interprétes des Loix, on doit toujours conclure que nous faiſons bien, & d'ailleurs ce dont vous me parlez & tout le reſte eſt le ſalaire qui nous eſt dû pour la peine d'inſtruire l'Univers.

LE MALADE.

A la bonne-heure, en ce cas vous n'avez pas droit de vous plaindre, vous vous êtes payé.

SILARIS.

Il m'eſt encore dû beaucoup, & ſi la mort n'alloit pas bientôt vous empêcher de jouir, je vous céderois quelques-uns de mes droits.

LE MALADE.

Les ouvrages dont vous avez éclairé

notre siécle sont aussi de grands fonds que vous lui avancez.

SILARIS.

Oui, mais je ne pense pas que le siécle puisse s'acquitter à mon égard à cause de la dette immense qu'il vient de contracter avec l'Auteur du Livre de l'ESPRIT.

LE MALADE.

Ha vraiment vous m'y faites songer, je pense qu'il ne faudroit pas moins qu'un SILHOUETTE pour pourvoir à ce prodigieux rembourſement, ſans toutefois charger nos Philoſophes, dont vous ſçavez que la bourſe a ordinairement fait vœu de pauvreté.

SILARIS.

Il auroit la reſſource de nos *Croupiers*. Cette foule de grands Seigneurs, qui ſans prendre la peine de diſcuter les parties ſéches & abſtraites de la Philoſophie, en ont pourtant tout l'émolument dans la jouiſſance du plaiſir. Mais ſans nous écarter de notre objet. O quel beau Livre que celui de l'ESPRIT!

LE MALADE.

Vous me paroiſſez être comme moi dans l'enthouſiaſme à l'égard de ce Livre?

SILARIS.

Comment! les applaudiſſemens d'un monde d'Univers ne ſuffiroient pas pour le payer tout ce qu'il vaut. Oui, mon cher ami, c'eſt le chef-d'œuvre de la Litterature; un ouvrage où tout eſt neuf, le précis de la Nature, le flambeau ardent & lumineux des paſſions, le vrai Légiſlateur des Empires, l'appréciateur de l'amitié, le Patriarche commun de toutes les Religions, la Verge des Grands, le Jérémie des Peuples & l'Oracle du vrai.

LE MALADE.

On n'oubliera ſurement pas de longtems une auſſi noble production.

SILARIS.

Quoi! On ne l'oubliera pas? Je le crois bien; ou les hommes auront perdu toute raiſon, ou pour rendre un hommage immortel à ce Livre, ils attacheront à ſa naiſſance une des grandes époques du monde. Ainſi juſqu'à préſent on a compté ſept âges? Cet Ouvrage doit ſans difficulté former le huitiéme.

LE MALADE.

Je le penſe comme vous, il ſera même bon: (excuſez ſi j'ajoute à votre

idée) que dès l'année prochaine on néglige tout autre calcul chronologique, & qu'on date tout de cette nouvelle époque, dont il faudra former comme une Ere Philoſophique. Ainſi l'on dira, ſelon l'accroiſſement des années. La premiere, la ſeconde, la troiſiéme, quatriéme année de l'Ere Philoſophique ou de la naiſſance du Livre de l'ESPRIT.

SILARIS.

Ce ſeroit bien là ce que les hommes devroient faire, mais je ſuis bien ſûr qu'il n'en ſera rien, il en faut juger par la maniere dont ils ont traité cet Ouvrage. Au lieu d'en multiplier les exemplaires aux frais de la Patrie, d'en envoyer à toutes les Cours, de répandre pour le prêcher, de zelés miſſionnaires dans tout le monde, de mettre en fonte les métaux pour élever ſous le méridien qui partage l'Univers une ſtatue à ſon Auteur, de graver ſur les ſuperbes portiques du Louvre qu'au XVIII^e^ ſiécle *il naquit un homme*, de donner pour attribut aux trônes des Rois ce précieux écrit; on le brûle au pied du grand Eſcalier.

LE MALADE.

Que voulez-vous, mon cher ami, l'humanité ſe ſouille tous les jours par de nouvelles taches, les exemples s'en multiplient ſous nos yeux; car peut-on encore, plus ajouter crime ſur crime, attentat ſur attentat, unir mieux la barbarie à l'injuſtice, la témérité au blaſphême, que ....

SILARIS.

Je vous entends, d'avoir auſſi flétri l'*Encyclopédie*.

LE MALADE.

Oui, c'eſt préciſément l'objet de mes plaintes. Eſt-il poſſible! Tombe-t-il ſous les ſens, qu'on ait pû deſcendre à un tel dégré d'aviliſſement, que de ſoumettre à la réviſion les ſept gros volumes *in-fol.* de l'ENCYCLOPÉDIE! Oui, ou je ne ſerai point cru, ou dans la prochaine édition de notre Catéchiſme dans lequel l'Auteur digne de mille éloges, a ſi parfaitement rendu notre croyance, oui, la flétriſſure des ſept vol. de l'ENCYCLOPÉDIE ſera marquée comme une action où ſont renfermés ſept péchés capitaux Philoſophiques.

SILARIS.

Vous penſez très-bien, il eſt bon de faire ſuccer avec le lait de la ſaine doctrine un grand éloignement pour de ſi énormes crimes.

LE MALADE.

C'eſt que je n'en reviens pas. Inſulter aux *Sept merveilles du monde !* Profaner les *Sept Sacremens Philoſophiques* d'où découlent tous les biens ! Reſiſter aux *ſept dons de l'Eſprit Philoſophique !* Frapper *ſept Freres* d'un ſeul coup ! O nouveaux & plus barbares Antiochus !

SILARIS.

Ce qui me ſurprend davantage eſt que les chefs de la Patrie, dont les fronts pliſſés annoncent l'eſprit mûr, ayent porté ce cruel coup.

LE MALADE.

Je n'en ſuis pas abſolument ſurpris, les têtes blanches n'ayant plus les grandes paſſions, n'ont plus auſſi pour m'exprimer d'après l'Auteur du Livre de l'ESPRIT, ces flambeaux céleſtes & lumineux qui éclairent la raiſon, &. ſans leſquels elle ne voit pas. Mais rompons ſur cet objet, je craindrois d'échauffer votre bile. Soyez dédommagé

par

par les ſuffrages & les cris d'allégreſſe que donnent à nos nouveaux écrits les plus diſtingués Citoyens de cette Capitale, & la plus précieuſe Jeuneſſe dont les Provinces lui payent le tribut.

SILARIS.

Il eſt vrai, ce ſont des colomnes de notre part, & je regarde comme un très-grand bien l'uſage des parens de Province d'envoyer leurs Enfans à Paris. A peine l'amour du vrai les a conduit à nos Licées que nous en faiſons des Diſciples tous brûlans d'émulation & même des Maîtres.

LE MALADE.

Croyez-vous qu'on les y envoie par ce motif ?

SILARIS.

L'intention de quelques parens ridicules pourroit bien y être contraire; mais leurs enfans plus raiſonnables volent d'eux-mêmes ſous nos étendarts, & je crois que vous en connoiſſez peu qui ne quittent promptement le joug onéreux de la Religion pour adopter notre Doctrine.

LE MALADE.

Oui, ſans doute, ceux qui s'y refuſent ſont en très-petit nombre; auſſi je

ſuis intimément perſuadé que ſi encore pendant dix ans on envoie à Paris les enfans des Provinces, on verra totalement changer la face du Royaume. En effet, ces enfans tranſmettront nos dogmes à leurs nouveaux enfans, & ainſi le vrai parviendra enfin à la poſtérité la plus reculée.

SILARIS.

J'eſpére voir conſommer cet ouvrage auquel eſt ſi parfaitement lié le bonheur de la France ; mais je vous le répéte, ce bonheur eſt à la diſpoſition des parens, & exige auſſi notre zele.

LE MALADE.

Les parens ne ſont pas pourtant très-jaloux que leurs enfans fréquentent nos écoles, ils ſe plaignent qu'ils leur portent de très-fortes dépenſes pour les frais de nos leçons.

SILARIS.

Ce ne ſont pas nos peines qui leur coutent, mais les plaiſirs de leurs enfans.

LE MALADE.

Oui, mais quand on ſe croit tout permis, il eſt difficile que la volonté s'y refuſe, & dès-lors on épuiſe ſes parens.

SILARIS.

Les parens n'ont qu'à refuſer.

LE MALADE.

Mais les enfans emprunteront.

SILARIS.

Pourquoi trouvent-ils des dupes ? On ne doit pas leur prêter.

LE MALADE.

Une paſſion qu'on a trop allumée veut abſolument ſe faire jour, & eſſaye de toutes les voies : ainſi les enfans dans les circonſtances où vous les ſuppoſez voleront, ſi l'argent leur manque par tout autre moyen.

SILARIS.

Pendre & rouer.

LE MALADE.

Vous finiſſez toujours par un étrange refrain, & indiquez une fin aſſez dure : ſi vous n'y prenez garde le Chriſtianiſme prendra ſur nous le deſſus ; la Philoſophie, dira-t-on, conduit aux infâmes gibets : le Chriſtianiſme au moins promet le Ciel.

SILARIS.

Bon, c'eſt ce qui vous arrête ? Il faut qu'on illuſtre la Grève comme ſont ennoblis les Champs de Mars, & lorſqu'on rompra, ſi vous voulez, le fils

d'un Duc, on dira : *C'étoit un feu qui brûloit trop, il a fallu l'éteindre.*

LE MALADE.

Ha ! de grace, n'appuyez pas trop fort ſur ce point de nos principes, nous ſerions dégradez, ſi le Public nous entendoit. Or, vous ſçavez que les murs parlent; ſoyez donc d'une grande réſerve & avouez que la Grève n'eſt pas le beau côté de la Philoſophie, ni une place honorable du Licée.

SILARIS.

J'en conviens, mais c'eſt-là, comme vous ſçavez, le dernier réduit de la Philoſophie que nous ne montrons qu'à ceux qui ſont entiérement initiés, & très-curieux de voir tout-à-fait juſqu'au bout. Or ſur dix mille en eſt-il un qui s'embarraſſe d'aller juſques-là ? Mais j'entens frapper à la porte d'entrée. Ha ! c'eſt Monſieur le Curé : vous ſçavez les ordres que j'ai reçus ?

LE MALADE.

Les miens y ſont aſſurément très-conformes, s'il m'eſt toutefois permis de vous en donner. De grace, qu'il n'entre pas, la crainte qu'il m'avoit inſpirée m'avoit arraché quelques ſentimens vio-

lens qu'aujourd'hui rétracte ma fermeté.

SILARIS.

Repoſez-vous ſur moi, je vais éloigner la pierre d'achoppement, & vous aurez lieu d'être ſatisfait.

DIALOGUE X.

Verba oris ejus iniquitas & dolus. *Pſalm.* 35.

SILARIS & M. LE CURÉ.

LE CURÉ.

JE demande, Monſieur, à voir le Malade.

SILARIS.

Hélas! Monſieur, j'en ſuis au déſeſpoir; mais il dort.

LE CURÉ.

Il m'a indiqué cette heure-ci pour le voir, & il eſt de la derniere importance que je m'entretienne avec lui. Je ne me conſolerois pas de ne point lui parler.

SILARIS.

J'en ſuis aſſurément tout auſſi pénétré que vous; mais il eſt dans un pro-

fond ſommeil qui pourra lui être fort ſalutaire.

LE CURÉ.

Que me dites-vous? Monſieur, le malade eſt ſans reſſource, je m'en ſuis apperçu à ma derniere viſite; ainſi le retardement de mon miniſtere pourroit être cauſe qu'il mourût ſans les derniers ſecours de l'Egliſe. Il faut abſolument que j'entre.

SILARIS.

Je le déſirerois, Monſieur, tout comme vous; mais la choſe n'eſt pas poſſible pour le moment, il attend la viſite du Médecin pour demain à neuf heures, vous pourrez le voir après cette heure-là. J'ai reçu pour toute cette après-dinée les ordres les plus exprès de ne laiſſer entrer qui que ce fût; je vous renouvelle, Monſieur, toutes mes excuſes, & voudrois pouvoir ne pas vous refuſer.

LE CURÉ.

Mais, Monſieur, ſon ame m'eſt confiée en qualité de Paſteur?

SILARIS.

Et à moi l'entrée de ſa maiſon.

LE CURÉ,

Mais, Monſieur, je ſerai reſponſable de ſa mort?

SILARIS.

Raſſurez-vous, Monſieur, le Médecin y aura ſa bonne part.

LE CURÉ.

L'Evangile nous apprend de nous embarraſſer peu de la mort du corps, mais l'ame eſt autrement précieuſe devant Dieu.

SILARIS.

Ne débitez pas, Monſieur, trop haut ce principe, les Médecins en abuſent aſſez.

LE CURÉ.

Vous écartez, Monſieur, le grand objet; je vous conjure de me laiſſer voir le Malade, afin de lui procurer les derniers ſecours.

SILARIS.

Je vous ai dit mon dernier mot; vous pouvez d'ailleurs être tranquille; nous avons procuré au Malade un brave homme de Capucin, qui a fait la groſſe beſogne, & ſi vous voulez bien me marquer exactement l'heure où vous viendrez demain, je me chargerai d'exhorter dans l'intervalle le Malade pour le mieux diſpoſer à votre viſite.

LE CURÉ.

Comme je me ſuis apperçu qu'il le

pouvoit encore aller à quelques jours, & que mes instances ne peuvent pas m'obtenir de le voir, je reviendrai demain sur les dix heures; mais toutefois ayez grand soin de me faire avertir à quelque heure que ce soit de la nuit, pour peu que vous voyiez empirer le mal.

SILARIS.

Cela suffit, Monsieur, je ferai donner les ordres en conséquence.

DIALOGUE XI.

Væ qui spernis non ne & tu sperneris.

LE MALADE & SILARIS.

LE MALADE.

VOus l'avez donc congédié?

SILARIS.

Oui, à l'aide de quelques mensonges.

LE MALADE.

Tout est bon pour vaincre leur importunité.

SILARIS.

Diantres, mon cher ami, qu'on a

de la peine à ſe débarraſſer de cette race noire à grande jaquette. Il faut l'avouer, que ces Eccléſiaſtiques de Communauté ſont conſéquens dans leurs principes, & leur conduite feroit ſuccomber des ames moins fortes que les nôtres.

LE MALADE.

Oui, mon cher Silaris, leur exactitude & leur zèle m'ont toujours ému, je crois à chaque inſtant voir écrite ſur leur front la vérité de la Religion qu'ils annoncent, & les déſordres de quelques Abbés mondains ne me raſſurent pas; ceux-ci, livrés à leurs plaiſirs s'embarraſſent peu d'acquerir la ſcience de leur état: ainſi les battre par nos objections, ne ſçauroit être pour nous un véritable triomphe, ni une preuve de la vérité de ce que nous avançons, ſi d'ailleurs nous n'avions par-devers nous de fortes & ſolides raiſons.

SILARIS.

Je leur fais un peu plus de grace que vous, & pour les mieux apprécier, accordez-leur une ignorance fardée.

LE MALADE.

A la bonne-heure; mais de bonne-

foi, pour vous montrer par une ſenſible comparaiſon ſi le Public peut les prendre pour juges en matiere de Religion. Croyez-vous que ce ſeroit à un habitant de S. Denys qui n'auroit jamais vû Paris que de-là, ou à un Anglois qui l'auroit examiné avec la plus ſcrupuleuſe attention, qu'il faudroit demander ſon jugement ſur cette ville? Oui, Silaris, tandis que la conduite & les contradictions de ces Abbés du monde ne groſſiſſent pas nos preuves. Quel préjudice!....

SILARIS.

Tout doucement, je vous prie, quoique cette eſpéce d'Abbés n'avance pas infiniment notre cauſe, ils nous ſont pourtant de quelque utilité; nous devons les exhorter à pourſuivre, leur exemple fait la conquête des ſimples, & nous celle des beaux eſprits.

LE MALADE.

Oui, Silaris, tandis que ces Abbés ne viennent pas à l'appui de nos preuves, quel énorme préjudice ne nous porte pas un grand nombre de ces bonets de Sorbonne, après tout gens ſçavans, le zèle édifiant de ces gens de Paroiſſe, la régularité de certaines Com-

munautés Religieuſes, l'application des Séminaires, l'émulation des Écoles ? Ha ! mon cher Silaris, partout d'où je vois les paſſions bannies, j'entends prêcher la Religion, & la Philoſophie n'a d'appui que parmi nous & dans un monde libertin.

SILARIS.

Bon, allez-vous retomber dans quelque foibleſſe ? Le courage eſt-il jamais plus néceſſaire qu'au lit d'honneur ? La *mort n'effraye pas un Sage.* Ce que j'ai prétendu vous dire des Miniſtres de la Religion, n'eſt que par maniere de converſation, & ne doit porter aucun préjudice à notre cauſe ; avons-nous donc beſoin de quelque appui ? Les fleches ennemies pourroient-elles nous atteindre ? Ou pouvons-nous craindre d'être renverſés ? Vous le ſçavez, la Philoſophie ſe ſuffit & ſe ſoutient ſur ſes inaltérables fondemens.

LE MALADE.

O Ciel ! Et qui ſoutient un mourant qui n'eſt que Philoſophe ? O innocents Bergers ! O pieux Citoyens ! O fervens Anachoretes ! Que vous êtes heureux, vous paſſez vos jours dans le ſein d'une eſpérance que j'appelle chimere, mais

que votre conviction vous rend flatteuſe, & j'ai vécu dans une amere perplexité ; vous mourrez pleins de conſolation, & je meurs glacé d'effroi ; je quitte le neant des plaiſirs, & ne vais-je pas tomber dans un réel abîme des plus lamentables tourmens ?

SILARIS.

Quoi donc ! Quelque petit chien creuſe-t-il ſous votre lit, ou vous croyez voir un gouffre s'ouvrir ? Mais, de bonne foi, vous nous jouez ; je vais vous faire rougir, en vous citant l'exemple de beaucoup de femmes intrépides qui meurent aujourd'hui avec la plus grande tranquillité.

LE MALADE.

O fermeté, reprends donc le deſſus ! Oui, je conviens que les femmes, Silaris, depuis quelques années, vont au tombeau comme elles viennent du bal, avec le ſeul regret de ce qu'elles quittent ; mais ne nous en prévalons pas, le tiſſu de leur vie, la vanité de ſoutenir la gageure, l'honneur de proteger nos opinions, l'amour de la nouveauté, l'éloignement de toute doctrine qui gêne leurs plaiſirs, leur fait affronter par orgueil la mort que nous bravons par en-

chaînement de principes ; & vous n'êtes pas à ſçavoir quel empire a ſur le ſexe cette brûlante paſſion.

SILARIS.

Ne parlez donc qu'à demi voix, peu-à-peu nous dépeuplerions le Licée.

LE MALADE.

Je m'en conſolerois, quand même j'y ſerois ſeul, ſi du moins je m'y trouvois avec la vérité.

SILARIS.

Notre ami, vous n'êtes pas ferme ; voilà ma ſolution à vos raiſonnemens.

LE MALADE.

Que fais-je ? Quoi, je me détruis dans l'eſprit des hommes, je ternis une réputation méritée ; oui, Silaris, je m'abuſois, je veux mourir en brave.

SILARIS.

Rien de mieux ; mais que cette fois-ci ce ſoit donc tout de bon : votre exemple me fait ſoupçonner que ſi nos Philoſophes mouroient en public, notre doctrine en recevroit quelques atteintes. Ha ! Voici nos Camarades, ils vous affermiront tout-à-fait dans vos généreuſes diſpoſitions.

DIALOGUE XII.

Huc uſque venies, & ibi confringes tumentes fluctus tuos.

Le MALADE, *Silaris*, *Philodore*, *Cloris*.

PHILODORE.

CHer ami, nous vous donnons le bon jour ; où en eſt l'état de votre ame ?

LE MALADE.

A ce dégré de force dont elle a beſoin pour franchir le pas de la mort.

PHILODORE.

Ha que vous parlez dignement ! Camarades, tout va bien.

LE MALADE.

Que dit de moi le Public ?

PHILODORE.

Il n'eſt occupé que de vous ; la fermeté de votre ame eſt la merveille du jour. Les Caffés retentiſſent du bruit de votre nom ; on s'aborde aux promenades pour parler de vous, & ſans vous nommer, il ſuffit qu'on ſe diſe ; *comment va-t'il ?* pour qu'on ſçache auſſi-tôt que vous êtes l'objet de la demande.

CLORIS.

J'ai même quelque choſe à ajouter : un de nos Philoſophes ravi du rapport que nous lui avons fait de vous, a été auſſi-tôt commander au ſieur *Cars* la gravure de votre portrait. Et pluſieurs Financiers en ont envoyé retenir.

SILARIS.

Hé bien, notre Malade, vous plaindrez-vous que votre mérite n'ait pas été reconnu ? Que vous devez aſſurément vous eſtimer heureux de ſçavoir que vous allez mourir au milieu des applaudiſſemens !

LE MALADE.

Je ſouhaiterois pourtant retarder encore ce moment pour les mieux mériter.

PHILODORE.

Non, de nouveaux momens n'ajouteroient pas à votre gloire parvenue à ſon comble. Vous avez dans ce genre prouvé vos ſeize quartiers, il n'y a plus mot à dire.

SILARIS.

Que vous devez, cher Malade, être flatté ! Mourir ſur des lauriers, laiſſer à ſa mémoire de magnifiques éloges, aux hommes un modèle, aux Philoſo-

phes une invincible preuve de fait, & un prodige d'admiration à la poſterité.

LE MALADE.

Je prevois que je ſerai de grandes choſes ſur la terre. O Ciel! que ſerai-je dans le gouffre de l'avenir? Meſſieurs, le perſonnage de Philoſophe eſt beau juſqu'au dernier moment; mais alors il devient bien critique; je ſens combien le pas eſt rude, & je vous le donnerois peut-être bien en quatre, que vous ne feriez pas ſi bonne contenance que moi.

CLORIS.

Nous penſons mieux de vous, que vous ne faites de nous-mêmes, nous eſpérons hériter de votre fermeté.

LE MALADE.

Je vous donne un conſeil en ami, c'eſt d'envoyer quelques eſpions à la découverte, & qu'ils vous diſent fidélement s'ils n'ont rien apperçu au-delà de la vie: car il me ſemble que j'y vois quelque choſe.

PHILODORE.

C'eſt la Mort elle-même, mais qui telle qu'un protée prend toute ſorte de formes pour nous épouvanter.

LE MALADE.

Heureux chers amis, ſi l'empire de la Philoſophie voit enfin arriver le ſiécle de ſon Chriſtophe Colomb. Quoiqu'il en ſoit, je veux bien franchir le pas à votre gré ; mais ſi je me ſacrifie pour vous, je n'exige pas que ma mort vous faſſe la loi, ni vous ſerve d'exemple.

CLORIS.

Nous mourrons tous, graces à la Philoſophie, avec le même fermeté. Croyez-vous que nous vouluſſions nous deshonorer ? oui, nous comptons finir comme vous ; mais avec cette différence, que ſi votre être va s'évanouir dans le néant, votre mémoire vivra toujours ſur la terre. Or la médiocrité de nos talens nous exclut d'une pareille attente.

LE MALADE.

Allons donc, puiſqu'on le dit dans ce néant ; nous tâcherons de faire bonne contenance.

PHILODORE.

Vous avez raiſon, rien de tel que de parler ferme, & de ſe faire craindre ; il faut abſolument que la Mort vous conduiſe au néant, & ſi elle oſoit vous

réſiſter, vous la terraſſeriez par nos grandes preuves.

LE MALADE.

Je ne regrette que de ne pouvoir pas vous faire ſçavoir la ſolution.

SILARIS.

Nous ſçavons comment elle doit être, & cela nous ſuffit.

LE MALADE.

L'expérience vous l'enſeignera mieux.

CLORIS.

Argumentez ſur tout la Mort avec le redoutable appareil de l'algébre, de la géométrie, du calcul infini. Vous ſçavez qu'avec ces quatre mots : *Ce qu'il falloit démontrer*, nous faiſons avouer des vérités que très-ſouvent on ne voit pas, & par-là nous tranchons en Maîtres ſur tout.

SILARIS.

Oui, la voie du calcul eſt infaillible, il faut abſolument s'en tenir là. Mais quoi....

PHILODORE.

Je vois que le même objet nous allarme, le viſage de notre Malade palit de plus en plus; il tombe ſûrement en foibleſſe; que je lui prête l'appui de

mes bras. (*Au Malade*). Vous ſentez-vous plus mal ?

CLORIS.

La Jeuneſſe, accourez promptement.

LE MALADE.

Je ſuccombe... Ha je meurs !

PHILODORE.

Hélas ! chers amis, il n'eſt plus à nous, il eſt mort !

CLORIS.

O marâtre Nature qui viens de nous priver d'un ſi bon ami !

PHILODORE.

O Nature aveugle ! devois-tu nous tirer du néant pour nous y faire retomber ? O cher ami, trop cher ami qui n'es plus !

CLORIS.

Dérobons-nous à un ſpectacle qui nous attendrit ; laiſſons le ſoin de ſon corps à la Jeuneſſe, & qu'il pourvoie à tout.

SILARIS.

Que penſez-vous de la maniere dont il eſt mort ?

PHILODORE.

Qu'il eſt rare de vaincre, comme il a fait, les foibleſſes qui l'ont aſſailli à ce dernier moment. Oui, notre cauſe

eſt bonne, il l'a bien défendue ; allons publier à notre avantage la rélation de ſa mort.

DIALOGUE XIII.

Ergo Quintilium perpetuus ſopor urget ?
Horat. l. 1. Od. 20.

Le PHILOSOPHE & la MORT.

LE PHILOSOPHE.

ME voilà enfin ſéparé de la vie : allons que je me rende promptement à mon terme.

LA MORT.

Arrêtez, mortel ; où courez-vous ?

LE PHILOSOPHE.

Où aboutiſſent tous les hommes.

LA MORT.

Il faut avant que vous entriez dans ce Palais où j'habite.

LE PHILOSOPHE.

Et pourquoi ? Le ſpectacle lugubre m'en effraie.

LA MORT.

La condition de votre être vous y

appelle, & j'eſpere que vous aurez lieu d'en être ſatisfait.

LE PHILOSOPHE.

J'ai peine à le croire. Mais au reſte, j'y ai ſi peu à faire que je ne dois pas m'en inquietter : quoique encore une fois, inflexible Mort ! votre Palais eſt bien triſte !

LA MORT.

C'eſt pourtant où vous allez me laiſſer votre corps, car pour votre ame elle aura une autre deſtinée.

LE PHILOSOPHE.

O Ciel ! Quel eſt ce langage ?

LA MORT.

Celui de ces ſombres regions. Aſſurément vous ne ſerez pas traité différemment, ni plus durement que les autres.

LE PHILOSOPHE.

Mais que voulez-vous dire en parlant de mon ame & de mon corps comme de deux ſubſtances diſtinguées ?

LA MORT.

J'entens que votre ame n'eſt pas d'une même ſubſtance que votre corps : ce langage me paroit auſſi clair que précis.

LE PHILOSOPHE.

Ce ſentiment eſt faux : nous avons irrévocablement décidé le contraire parmi nous autres Philoſophes.

LA MORT.

Vous vous arrangerez, Monſieur, comme le pourrez pour la ſuite de ce voyage. Mais il faut abſolument laiſſer ici votre corps.

LE PHILOSOPHE.

On n'a jamais rien vû de pareil, ni aſſaſſiner les gens de la ſorte ; mais je vois bien que tout ceci n'eſt que du mal-entendu. Vous diſtinguez donc entre la matiere plus ſubtile qui compoſe l'ame, & la matiere plus craſſe qui compoſe le corps ?

LA MORT.

Je n'entens gueres tous ces termes, & je ne fais ici qu'exécuter ponctuellement les ordres que j'ai reçus.

LE PHILOSOPHE.

Oui, je vois bien que ce ne peut être que de la maniere dont je vous le donne à concevoir ; & perçant toute la profondeur du myſtere, il eſt aiſé de juger que pour donner plus d'appareil à la cérémonie, & former deux

pompes funébres, on inhume ici ſéparement l'ame & le corps.

LA MORT.

Les diſcuſſions Philoſophiques ne ſont pas de mon reſſort; je vais ſeulement, ſi vous le voulez-bien, faire enterrer votre corps.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous chargerez donc enſuite de l'ame; car enfin, que deviendroit cette jumelle ſéparée de ſon autre moitié ?

LA MORT.

Je vous ai déja dit que je n'en étois pas chargée; le ſeul objet qui me concerne eſt le corps : ainſi décidez-vous pour l'eſpece de tombeau que vous voulez donner à celui-ci : vous n'ignorez pas qu'il en eſt de tout prix & dans le goût qu'on les demande.

LE PHILOSOPHE.

Ils me ſont tous égaux, le lieu le plus ſimple ſera le meilleur.

LA MORT.

Hé bien, je vais le faire inhumer au bout de ce terrain. Voulez-vous qu'on y plante une croix, comme le demande le plus grand nombre des paſſans ?

LE PHILOSOPHE.

Point du tout. Que me chantez-vous là ?

LA MORT.

Monsieur a, sans doute, ses raisons ? Je n'ai plus mot à dire : Vous devez aller actuellement plus avant.

LE PHILOSOPHE.

Mais enfin, où déposerai-je la partie supérieure de mon corps, que par corruption de langage vous appellez ame ?

LA MORT.

A quelques pas d'ici ; mais avec bien plus d'éclat.

LE PHILOSOPHE

Voilà bien des honneurs pour un peu de poussiere. Mais poursuivons notre route.

LA MORT.

Vous ne sçauriez, Monsieur, vous y tromper ; car par quelque chemin que l'on prenne, on aboutit nécessairement au terme dont je viens de vous parler.

LE PHILOSOPHE.

Oui, tous les chemins menent à Rome, & tous ici conduisent au néant ; mais hâtons-nous ; car déja toutes ces longueurs me fatiguent.

DIALOGUE

DIALOGUE XIV.

Neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.

Le PHILOSOPHE, une LÉGION D'ESPRITS CELESTES.

LE PHILOSOPHE.

O Ciel! Quel pays inconnu pour moi que celui-ci? Le premier coup d'œil en est bien beau. Illustres Habitans de ces lieux voudriez-vous bien me dire à qui appartiennent ces terres immenses qui paroissent de plus en plus s'étendre à mes regards?

LE CHEF DE LA LÉGION.

Ce sont les terres du Grand Roi.

LE PHILOSOPHE.

Vous en gardez, sans doute, l'entrée?

LE CHEF DE LA LÉGION.

Oui, Mortel, & nos autres fonctions sont d'environner le trône où il rend la justice, & d'y conduire ceux qui passent de l'Univers dans cette région.

LE PHILOSOPHE.

Je n'ai pas de cause à son Tribunal;

mais voudriez-vous bien me montrer la route du néant où eſt mon dernier terme ?

LE CHEF DE LA LÉGION.

Cette expreſſion nous eſt totalement inconnue. Tout ce que nous avons à vous dire, c'eſt de nous ſuivre dans la vallée de Tahpaſoi près de cette ville, qui s'offre à vos regards, & où vous devez pareillement aboutir.

LE PHILOSOPHE *en lui-même.*

Toujours du mal-entendu ; mais peut être je m'explique mal ; mon intention eſt de vous demander cette route battue par où tout le monde arrive à ſa derniere fin ?

LE CHEF DE LA LÉGION.

C'eſt préciſement ce dont nous vous parlons.

LE PHILOSOPHE.

Qu'entendez-vous donc en prononçant le mot de ville ?

LE CHEF DE LA LÉGION.

Une ville où ſe trouve néceſſairement votre terme, & où ſe rendent également les Rois & leurs moindres Sujets.

LE PHILOSOPHE.

Et comment la nommez-vous ?

LE CHEF DE LA LÉGION.

L'Eternité.

LE PHILOSOPHE.

O ! qu'ici les termes ſont impropres ! J'ignore abſolument ce dont vous me parlez : je vais au néant par le ſuffrage univerſel de nos Philoſophes ; & c'eſt tout ce que je connois de ces nouveaux lieux.

LE CHEF DE LA LÉGION.

L'erreur dont vous êtes aveuglé a fait de grands progrès dans votre ſiécle ; elle avoit beaucoup moins de Sectateurs dans les âges précédens.

LE PHILOSOPHE.

Et que ſont ces deux quartiers de ville que j'apperçois entiérement ſéparés ?

LE CHEF DE LA LÉGION.

L'un eſt la ville haute, & celui du fond la ville baſſe.

LE PHILOSOPHE *en lui-même.*

Que de minutieux !... Mais hélas ! Quelle vertu puiſſante agit ſur moi, où me vois-je tranſporté ? Quel ſpectacle redoutable & inoui !

DIALOGUE XV.

Læſus amor fit furor.

L'ETERNEL ſur ſon Trône, le PHILOSOPHE au Jugement, ſon ANGE TUTELAIRE devenu ſon ACCUSATEUR.

L'ANGE ACCUSATEUR.

FILS d'Adam paroiſſez, & que par la vertu de l'Eternel votre conſcience & votre raiſon ſe dévoilent pour ſervir de témoins contre vous-mêmes à ce formidable jugement... O quel abîme de toutes parts ! O coupable mortel, comment avez-vous pû étouffer ſans ceſſe mes fortes inſpirations, & être aſſez ennemi de vous-même pour vous creuſer de lugubres cachots cimentés par des feux éternels ?

LE PHILOSOPHE.

Seigneur, mes yeux n'avoient ſçu appercevoir que le tombeau, & rien plus au-delà.

L'ANGE ACCUSATEUR.

N'aviez-vous pas le témoignage des Divines Ecritures ?

LE PHILOSOPHE.

Parmi nous, Philosophes, nous n'en reconnoissions pas l'autorité.

L'ANGE ACCUSATEUR.

Et sur quel fondement ?

LE PHILOSOPHE.

Sur beaucoup de motifs disions-nous à l'Univers.

L'ANGE ACCUSATEUR.

Mais encore quel appui donniez-vous à cette détestable doctrine ?

LE PHILOSOPHE.

Des preuves de fait nous paroissoient trop foibles pour soumettre la raison, & c'est pourtant sur elles que la Religion est appuyée.

L'ANGE ACCUSATEUR.

Mais sur quel fondement crûtes-vous que le Ciel avoit donné au Royaume des François un Roi du nom *de Juste*, dans le trisayeul de vos Bourbons, n'étoit-ce pas sur des preuves de fait ?

LE PHILOSOPHE.

L'époque étoit d'un tems moins reculé.

L'ANGE ACCUSATEUR.

Il falloit donc pour corriger votre incrédulité que le Fils unique de l'E-

ternel ſe montrât ſur la terre au commencement de chaque ſiécle ?

LE PHILOSOPHE.

Non, Seigneur, je m'abuſois ; mais il eût pu, quand il y vint, nous parler plus clairement.

L'ANGE ACCUSATEUR.

Il devoit donc, foibles Mortels, vous initier dans ſes adorables, profonds & ineffables conſeils ? Quoi, les penſées des hommes peuvent-elles atteindre juſqu'à celles de Dieu ?

LE PHILOSOPHE.

Leur impénétrabilité nous rendoit excuſables.

L'ANGE ACCUSATEUR.

Mais les miracles qui s'échappoient à chaque inſtant de cet illuſtre Envoyé n'étoient-ils pas un ferme appui de ſa Doctrine ?

LE PHILOSOPHE.

La diſtance des tems les avoit fait évanouir.

L'ANGE ACCUSATEUR.

He quoi ! parceque le Ciel s'étoit hâté de répandre ſes bienfaits & en inonder plutôt la terre, il n'avoit fait parmi vous que plus d'ingrats ?

LE PHILOSOPHE.

Nous penſions auſſi que des effets ſurnaturels & contre le cours ordinaire de la Nature étoient impoſſibles (*a*).

L'ANGE ACCUSATEUR.

Dieu, doit-il, s'avilir à opérer à la maniere des hommes? Et les miracles de tous les jours, coupables ingrats, vous ont-ils fait oublier que Dieu pouvoit en réſerver dans les tréſors de ſa puiſſance pour ſes fins particulieres?

LE PHILOSOPHE.

Seigneur, ma conſcience m'accuſe, ma raiſon me condamne, mon aveuglement me confond, que vous puiſſe-je oppoſer? Peut-être la vilité de mon être, qui m'avoit fait douter qu'un Dieu pût deſcendre juſqu'à nous.

L'ANGE ACCUSATEUR.

Si les mains de l'Eternel ont pu ſe

(*a*) L'Auteur des Lettres-Philoſophiques n'a pas craint de mettre au jour la penſée la plus inouie & la plus hardie qui ſoit peut-être échappée à la plume d'un Ecrivain; ſçavoir que „quand tout Paris lui rapporteroit la réſur„rection d'un mort comme arrivée dans un vil„lage voiſin, il ne croiroit pas au témoignage „de cette immenſe multitude d'un million d'ha„bitans.

ſouiller pour vous paitrir dans un peu de pouſſiere, ſon Fils n'a-t'il pas pu s'abbaiſſer juſqu'à vous ?

LE PHILOSOPHE.

La mort de ce fils nous ſembloit une tache à la Religion.

L'ANGE ACCUSATEUR.

Qui de vous orgueilleux mortels pouvoit payer un prix infini pour la rançon de l'Univers coupable dans Adam ?

LE PHILOSOPHE.

Nous ne penſions pas avoir pû prévariquer dans un premier parent.

L'ANGE ACCUSATEUR.

Mais la mort de ce Fils expioit au moins par avance vos fautes perſonnelles & futures ; & téméraires ſcrutateurs, n'aviez-vous pas pour preuves extérieures d'un crime originel les miracles, argumens invincibles de la Religion, & par conſéquent de tous ſes dogmes, les penchans involontaires que vous ſentiez au dedans de vous-même, les miſeres & les infirmités de l'humanité ? qui firent même douter à des Philoſophes Payens ſi la tige n'avoit pas éprouvé quelque vice.

LE PHILOSOPHE.

Nous diſions que tout vice n'étoit qu'un nom, & nous ne penſions pas qu'aucune action de mortel pût outrager l'Etre ſuprême.

L'ANGE ACCUSATEUR.

Les crimes qui ſouillent l'image de Dieu dans la créature, ne ſont-ils pas au contraire plus grands, à meſure que le premier Auteur eſt connu plus Saint & plus parfait? Et qui devoit en mieux appercevoir les divins attributs, que vous Philoſophes ſpéculateurs de l'Univers?

LE PHILOSOPHE.

Je n'y voyois pas que nos reſpects puſſent honorer l'Etre ſuprême. L'habitant des hameaux fait-il ſa cour au ſouverain?

L'ANGE ACCUSATEUR

Dieu ne s'arrête pas ou ſe terminent les regards des hommes, les Mortels ſont à ſes yeux comme des nuages de plus ou moins d'obſcurité. Ce Dieu les perce juſqu'au centre, y voit des ames qui toutes ſont grandes devant lui, & par conſéquent capables de l'honorer.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt cette ame dont pluſieurs de

nos Philosophes révoquent en doute la différence avec les corps.

L'Ange Accusateur.

Quoi donc; le timon conduit il le vaisseau? Et vos ames conduiroient-elles votre corps si elles étoient de sa même nature? La soumission aux Ecritures, scellées par tant de miracles, vous eût tranché bien de difficultés; mais j'ai lû dans votre ame que vous en avez cru long-tems la spiritualité; pourquoi même alors n'avez-vous pas apprehendé les feux éternels?

Le Philosophe.

La pensée qu'un feu materiel ne pouvoit se faire sentir à une substance spirituelle, me faisoit mettre un pareil dogme au rebut & m'assoupissoit sur l'avenir.

L'Ange Accusateur.

Votre ame sur la terre n'éprouvoit-elle pas les sensations de son corps? Elle peut donc essuyer ici celles d'un corps de feu, & combien hélas! sera funeste l'expérience éternelle que bientôt vous en ferez!

Le Philosophe.

Mais un Dieu bon, peut-il punir pendant toute une éternité?

L'Ange Accusateur.

Et une éternelle durée de supplices surpasse-t'elle la grandeur du Dieu que l'homme outrage librement?

Le Philosophe.

O foi d'un Dieu! Que n'as-tu reprimé les écarts de mon orgueil?

L'Ange Accusateur.

Autant que cet orgueil a paru vous élever davantage sur la terre, autant il va vous déprimer dans les enfers. La Justice de Dieu vous y appelle. Entendez votre irrévocable Arrêt de sa bouche.

LE GRAND ROI.

» Mortel, mon regard pénétre le cahos de tes crimes: Lis ton Arrêt dans » ce tonnerre, qui t'ateigne, te précipite » au sein de l'Enfer; & que nourri de » ma vengeance, il t'y consume pendant » des siécles éternels.

ORAISON FUNÉBRE DU PHILOSOPHE.

Prononcée à Paris dans le Licée.

Au nom d'ARISTOTE, de SOCRATE & de PLATON, Ainſi ſoit-il.

Si tractus illabatur orbis impavidum ferient ruinæ.

La chûte entiere de l'Univers n'eût pas ébranlé ſa fermeté. *Ces paroles ſont tirées des Poeſies divines d'Horace.*

QUel vaſte champ ! offrent, Meſſieurs, à l'éloge de notre illuſtre Mort, les paroles énergiques de mon texte. Orné de tous les dons du génie, notre Philoſophe parut aux yeux de l'Univers comme un aſtre éminent de l'Empire Litteraire. Puiſſant ſoutien de la Philoſophie, dès ſes premiers inſtans que de coups méchans & redoutables n'écarta-t'il pas de deſſus nous ; les tempêtes ne s'élevoient ſur lui que pour accroître ſa gloire. Immobile rocher, ſi les flots inquiets en atteignoient audacieuſement la cime, ils ſe briſoient honteuſement

à ses pieds, & n'y laissoient d'autre trace de leur violente fureur, que la fragilité de leur écume, *impavidum ferient ruinæ.* Le destin le fit naître pour donner des Loix de Sagesse à l'Univers; mais l'Univers méconnoissant son nouveau Maître, refusa d'entendre celui qui vouloit y faire des heureux. Je m'abuse, Messieurs, l'Univers fut attentif aux sons vainqueurs de sa voix; car ce n'est pas à cette populace immense, qui charge la terre d'un poids de chair inutile, que je donne le nom précieux d'Univers; ce n'est pas à ces masses d'esprit où la raison n'est qu'un être brut, une oiseuse captive, mais, à vous, Messieurs, qui formez sa plus chere partie, la seule noble, la seule distinguée, la seule digne de ce nom. Oui, Messieurs, vous seuls êtes l'Univers, tout le reste n'en est qu'une vile dépendance, or c'est dans ce véritable Univers que parut grand notre Philosophe. Tous les esprits solidement vrais coururent se ranger autour de lui, se placerent au rang des plus modestes disciples, & reçurent avec un avide respect ses dogmes, ses leçons, ses loix, ses oracles. Heureux si des lieux

infects & obscurs où croupissoit le peuple des humains, dans l'ignorance & les tyranniques préjugés, il ne se fût élevé sans cesse de nouvelles nuées sombres & malignes qui ternissoient l'éclat de ce Soleil. Mais, Messieurs, vous ne l'ignorez pas, combien d'assauts & de traverses n'essuie pas la vérité. Sans cesse en but aux traits de l'envie, nous y serons toujours exposés nous-même par notre zéle & notre amour pour la réforme de la terre. Avec quelle infatigable application n'y travailloit pas celui dont la cendre est aujourd'hui baignée de nos pleurs. Que d'Ouvrages de chef-d'œuvres! émanés de sa plume, précieuses productions! La gloire de leur siécle, le ferme appui d'un état, le catéchisme des hommes, l'étonnement de la postérité. Mais ô monde ingrat, que tu sçavois peu reconnoître tant de bienfaits! il fallut une fermeté d'ame telle que la sienne pour ne pas en être ému Heureux don de force! qui s'est épanché, Messieurs, de lui en vous; & vous a mérité l'auguste nom d'Esprits-Forts. Or c'est l'enchaînement de la force de son ame avec les plus insignes prodiges que je me pro-

pose d'exposer à vos regards. Objet auquel je m'attache avec d'autant plus de complaisance, que vous-même par la force inflexible de vos esprits, continuez de jour en jour à changer la face de l'Univers ; mais pour ne pas retarder la gloire qui doit naître à notre illustre Mort, des prodiges que la sagesse a opérés par lui, voici le plan qui partagera ce Discours. La force de son ame fut en lui le principe des plus sublimes & utiles découvertes : premiere partie de ce Discours. Ces mêmes découvertes furent le principe des plus rapides & heureux changemens dans la société, ce sera la seconde. Et telles sont les grandes idées que nous présente le tableau de Très-Haut, Très-Excellent! Très-Puissant & Très-Sublime Métaphisicien, Géometre, Astronome, Historien, Botaniste, Septique ANTOINE PHILOTOS.

O ineffable sagesse ! qui seule êtes l'appui de nos Licées, donnez à mes preuves une profonde solidité, à mes paroles l'énergie, à mon cœur la sensibilité, à mes Auditeurs un amour éclairé de la vraie Philosophie, & à l'illustre Mort la récompense de transmettre sa mémoire jusqu'à la derniere postérité.

PREMIERE PARTIE.

L'assemblage, Messieurs, des talens qui composent le tableau de la véritable sagesse, n'est pas comme ces vils trésors d'or & d'argent, qui presque toujours se détournent dans les canaux les plus abjects & les moins propres à les recevoir. La Philosophie demande des esprits faits pour elle, des esprits mâles, entreprenans, sublimes, au-dessus de l'Univers, & plus encore au-dessus d'eux-mêmes; je veux dire, au-dessus des mouvemens timides de leur cœur; le reste de la terre & des hommes est pour elle un objet de rebut, *odi profanum vulgus & arceo.* Notre Philosophe fut, Messieurs, du petit nombre de ceux qu'elle cherit, & par ses rares talens il en mérita toute la plenitude. Prêtez-moi, chers Auditeurs toute votre attention; que de prodiges je vais mettre sous vos yeux! *Favete linguis portenta non priùs audita;* je dis donc fermeté d'ame de notre Philosophe, principe des plus précieuses découvertes. Né avec le germe des ames passionnées, rien ne parut difficile à son infatigable application, Scrutateur profond de la Nature, il l'a montrée à nos

regards avec des traits si différens de ce qu'elle paroissoit être qu'il mérita d'en être appellé le second Créateur. Il en étudia les ressorts, la fit sortir de l'assoupissement où elle avoit resté comme plongée jusqu'à l'aurore de ce nouveau soleil, *Portenta non prius audita.* La partie de la nature où il fouilla d'abord fut lui-même. Il y découvrit une raison, l'essaya sur les connoissances faciles, ses jugemens lui parurent sûrs; alors excité de plus en plus par l'ambition de connoître, il approfondit encore mieux ce qu'il étoit: que de précieuses découvertes sur lui-même! Une ame où il n'apperçut que les élémens d'une matiere plus subtile que son corps, ce que j'appelle une nouvelle découverte, parce que cette même opinion toute absurde dans Epicure, a reçu de notre Philosophe un nouveau jour, & le dégré de vérité. Une ame encore, qui loin de se dégrader en se pliant aux mouvemens du corps, lui parut uniquement faite pour le servir. Telle qu'une mere tendre attentive aux moindres soupirs d'un fils unique dans le berceau, se fait un devoir d'amour & de justice de se prêter à toutes ses volontés: ainsi l'ame

de notre Philoſophe unie au corps par les plus intimes liens, s'ouvroit également aux plus légeres comme aux plus vives impulſions qu'il en recevoit. Et mépriſant d'avoir ces égards que le vulgaire nommeroit déférence, pour les ſentimens même des anciens Philoſophes, mais ſentimens ſurannés & ternis par la pouſſiere du Licée; il s'embarraſſoit peu qu'un d'eux eût prononcé qu'il étoit né pour de plus grandes choſes, que pour aſſujettir ſon ame au commandement de ſon corps (*a*), l'amour de la vérité fait ſacrifier ce qu'on a de plus cher. *Amicus Plato magis amica veritas.* Les grands génies ſe ſuffiſent à eux-mêmes, & n'ont pas beſoin pour penſer & mettre au jour leurs découvertes, d'en montrer l'origine & l'appui dans l'antiquité reculée. Penetré de l'idée d'indépendance que lui donnoit ſa qualité de Philoſophe, il en conçut la dignité; & par conſéquent qu'il n'étoit pas ſujet à la loi populaire de croire parce qu'on avoit cru; & loin d'ici cette lâche inertie de l'eſprit, qui pré-

(*a*) Ad majora natus ſum quam ut corporis mei mancipium fiam.

fére le parti de souscrire aux absurdités universelles à la gloire d'en percer la profondeur. Notre Philosophe sçut plutôt se résoudre à quitter les opinions de nos anciens, que de faire à lui-même l'insulte d'en adopter les sentimens contre sa propre persuasion. De-là cet enchaînement de conséquences de la premiere découverte qu'il fit de la materialité de nos ames : puisque l'ame n'est que matiere, nous ne devons pas la distinguer des esprits animaux, qui entretiennent la vie dans l'intérieur de nos corps ; donc, ajoutoit-il, puisque l'ame & le corps ne sont que d'une même nature, il seroit absurde de penser, que les passions violentes de celui-ci pussent ternir & choquer l'ame, se trouver en contradiction avec elle. Un même arbre ne porte pas deux espéces de fruits : si quelquefois ils paroissent différens, ce n'est que sur l'écorce, & la plus légere anatomie a bientôt dissipé le préjugé. Ainsi tandis qu'un éblouissement de raison fait croire lâchement que les passions sont autant de désordres, la répugnance apparente de l'ame, autant de protestations contre ces mêmes mouvemens, notre Philosophe nous apprend

que ce n'eſt là que des ſoupçons puerils, ou tout au plus une inſupportable fierté de l'ame, qui plus ornée que le corps, oublie ſa propre condition. Que loin de réprimer le corps par la modération, je dirois preſque, l'hypocriſie de l'ame; c'eſt au contraire, Remarquez bien, Meſſieurs, cette ſublime doctrine, oui, c'eſt au corps que l'ame doit être ſoumiſe; c'eſt d'après lui qu'elle doit corriger & regler ſes mouvemens; en effet, puiſque le corps n'a ni langage propre, ni volonté, ni raiſon; la nature ſeule, la divine nature parle par lui. Et ſi l'ame montroit encore de nouvelles répugnances, ce ne ſeroit que le reſte onéreux d'une pédante éducation. Et voilà l'étrange déréglement, n'être que matiere, & vouloir s'élever au-deſſus des penchans de la matiere. Suivons notre Philoſophe dans ſes profondes & de plus en plus précieuſes découvertes. Si l'ame n'eſt que matiere, elle doit ſe diſſoudre à la mort, comme il arrivera de notre corps. Oui, Meſſieurs, ce decret de la nature vous ſemblera peut-être dûr: mais équitable dans ſes loix, après nous avoir fait pendant la vie ſouverains des animaux, elle veut que tout

nous-mêmes, soyons à notre tour dans le tombeau soumis à leur puissance & leur voracité. Ainsi doux penchans vers les biens éternels ! loin d'en établir ou même indiquer l'existance, vous n'êtes qu'une illustre chimere & une preuve convaincante des excès d'une injuste ambition. Oui, ce n'est qu'une audace effrenée qui nous fait envisager le Ciel comme une ulte ieure & derniere patrie. *Audax Japeti genus*, dit le Poëte Lyrique des Latins : & remarquez ce qu'ajoute cet Auteur, que c'est être poussé par des mouvemens de folie que de prétendre à la jouissance du Ciel ; *cælum*, hà ! pesez bien le sens profond de chacun de ces mots, *Cælum petimus stultitiâ*. Or pourrions-nous nous refuser à une autorité si claire & si formelle ; car ce n'est pas des sentimens de la multitude (le dirions-nous mille fois, ce ne seroit pas encore assez,) ce n'est pas, dis-je, du sentiment universel, mais du petit nombre des Philosophes élûs que nous devons apprendre les secrets de l'Univers. Ce n'est pas d'après la maniere de penser des superstitieux de notre siécle, qui croient une éternité que nous devons penser nous-mêmes.

Mais remontons à des ſources plus pures. Au ſiécle d'Auguſte, le plus éclairé qu'eût jamais l'Univers. Horace nous apprend qu'ambitionner le Ciel n'eſt que folie, *Cælum petimus ſtultitiâ.* Cependant, Meſſieurs, ſi parmi les Philoſophes d'aujourd'hui il en fut un plus que les autres digne par ſes travaux de jouir d'une éternelle félicité, ce fut ſans doute, & je réclame ici, Meſſieurs, vos jugemens : oui, ce fut celui qui fait à ce moment l'objet de nos regrets ; Mais inacceſſible aux préjugés, il ſacrifia celui qui d'une gloire éternelle méritée, lui auroit fait conclure fauſſement qu'elle exiſtoit. Il oublia ſon intérêt propre pour ſe rendre plus croyable en défendant ceux de la vérité, & nous montrant l'éternité comme une chimere, *Cælum petimus ſtultitiâ.* De-là, Meſſieurs, ces leçons de plaiſir qu'il donnoit avec tant de zele, & que chacun de nous recevoit avec tant de joie, de reconnoiſſance, d'admiration & de docilité. Oui, nous diſoit-il, puiſque l'ame n'eſt que mariere, peut-être notre corps devant finir demain, l'ame par conſéquent alors auſſi ſe diſſoudra ; ainſi profitons pour nous livrer aux

doux penchans du plaiſir du moment précieux d'aujourd'hui, *manducemus & bibamus cras enim moriemini*; ne perdons pas un ſeul inſtant du préſent qui nous appartient, mais qui s'échappe *Cras enim moriemini*; chargeons avec profuſion dès ce moment nos tables des animaux les plus délicats que fourniſſe la terre, des mets les plus recherchés, des parfums les plus exquis; n'attendons pas que les vins acquierent de nouveaux degrés de ſaveur & de bonté, nous les avons à préſent en notre puiſſance: hélas demain nous ne ſerons plus, *manducemus & bibamus cras enim moriemini*; hâtons-nous par les reſſorts ingénieux de l'art, de preſſer l'exiſtence, échauffer le germe des fruits; hélas nos jours moiſſonnés par la faulx de l'été, ne nous permettront pas de jouir des fruits de l'automne, *manducemus & bibamus cras enim moriemini*. Volons avec un empreſſement méfiant pour l'avenir, volons aux théâtres nous faire ravir par les accens victorieux de ces Syrenes, l'énergique déclamation de ces Acteurs, le ſon de ces inſtrumens mélodieux, changés en organes vivans: oui, ceux qui nous donnent ces ſpectacles ſeront

peut-être demain dans le tombeau, *cras enim moriemini ;* attirons la fortune vers nous par les moyens les plus puissans ; secouons, je compte parler à des bouches discretes, secouons l'autorité onéreuse d'un pere, hâtons par un art déguisé la mort de ce parent qui nous a fait héritiers de ses biens. Si nous perdons un seul instant, peut-être n'aurons-nous eu que la mélancolique espérance de ses richestrésors, *cras enim moriemini.* Cependant, Messieurs, à l'égard des plaisirs sensuels & séducteurs, loin d'ici cette morale relâchée à laquelle se livrent les faux disciples du Licée ; mais que proscrivoit séverement notre Philosophe. Plaisirs funestes ! qui rompant la digue de toutes les passions, les abandonnent à leur meurtriere impétuosité. Si notre Philosophe en permettoit de toute sorte, il entendoit toutefois qu'un usage moderé permit ceux du lendemain ; un excès étoit à ses yeux un énorme crime, parce qu'il émoussoit le goût, dérangeoit l'harmonie du corps, alteroit la santé, & dès-lors bannissant le plaisir donnoit entrée aux plus vives douleurs. Non, Messieurs, les disciples éclairés des jeux,

des

des ris & des amuſemens, ne doivent jamais être des victimes déchirées ni même touchées par le glaive inviſible des médecins. Votre tempérament ne peut-il ſupporter que la ſubſtance d'un mets parmi les colomnes de plats qui fatiguent ſous leurs poids les marbres Gênois d'un ſalon de Financier? Ne portez vos vûes que ſur ce mets, & à l'aide d'un vin exquis qui n'altere pas la raiſon néceſſaire pour goûter le plaiſir, portez-le rapidement de la main à la bouche, de la bouche lentement au goſier, & ſans ſouci du goſier dans le fond de l'eſtomac; mais infâmes mille fois ceux qui pour préparer leur corps toujours à de nouveaux plaiſirs imiteroient ce crapuleux Empereur des Romains & ſa Cour, qui rappelloient par la premiere voïe les mets qui fermoient l'entrée à des ſeconds; les efforts qui accompagnent néceſſairement ces viles opérations, cauſant les douleurs les plus aiguës, le vrai Philoſophe bannit ces baſſes reſſources du plaiſir: la douleur eſt même pour lui un mal ſi fort à éviter, que plutôt que de goûter certains amuſemens où viendroit enfin s'envelopper la douleur, il les évite, ſe

retient dans l'état mitoyen entre les deux : état plein de douceur & de sérenité, & pour ceux qui ont les hauts principes de la Philosophie, le comble & le faîte du plaisir. Or c'est, Messieurs, par cette épreuve de pénitence & de frugalité ; car la Philosophie a ses ames mortifiées, que doivent passer nécessairement ceux qui veulent avancer dans cette science ; mais épreuve, sans doute, qui loin d'altérer la fraîcheur du visage & la constitution de tout le corps, conserve nécessairement l'un & l'autre dans la molle pesanteur de l'embonpoint. Vous n'êtes donc que des disciples apostats du Licée, vous dont le front & les yeux, au scandale universel, jettent des flammes qu'avoient nourries d'abord & cachées dans le cœur les fumées épaisses du vin ; scandale, qui par lui-même ne seroit pas un crime, mais il flétrit votre réputation, douleur sensible pour l'ame ; suppose en vous une habitude brutale qui vous fait pécher énormément contre le plaisir, en vous ôtant la puissance de le sentir à l'avenir. Vous n'êtes que des disciples apostats du Licée, vous qui tous les jours réguliérement suivant

trois & quatre spectacles, vous rassasiez de ces amusemens, & après quelques mois cessez de goûter un plaisir que le vrai Philosophe doit se conserver jusqu'au tombeau : Vous n'êtes que des disciples apostats du Licée, vous qui laissant dans la poussiere & l'oubli d'une bibliotheque de faste ces habiles commentateurs d'Epicure, qui vous apprennent à peser sans cesse la peine & le plaisir, & à ne pas vous décider pour celui-ci, s'il vous faut vaincre trop d'obstacles, ou essuyer les suites fâcheuses de trop de maux, vous trouvez à la fleur de vos jours avoir vêcu cent ans philosophiques. Non ces principes ne sçauroient s'accorder avec ceux que nous donnoit l'illustre Mort ; mais si quelques disciples ont abusé de sa doctrine, pour s'égarer dans le plaisir, adoucissons, Messieurs, notre douleur par la multitude de ceux qui se sont formés de dignes mœurs sur ses leçons : Consolons-nous par l'admirable changement qu'a opéré dans notre siécle l'efficace & la force de ses enseignemens ; c'est l'objet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Ce seroit sans doute, Messieurs, un digne objet de nos recherches de sçavoir pourquoi la Philosophie, telle que nous l'avons déja définie dans ce Discours, faisant seule le vrai bonheur des hommes, n'a eu pourtant un regne florissant qu'après l'écoulement de tant de siécles, & dans celui seulement où nous vivons. Nous n'en sçaurions trouver, Messieurs, d'autre cause, que l'amour insatiable des connoissances naturelles, qui de nos jours étant heureusement devenues le seul objet d'étude de la plûpart des hommes, leur ont fait oublier enfin les préjugés de nos peres, ont détourné leur attention des voutes immenses placées sur nous, & sur lesquelles ne doivent pas se porter des regards aussi bornés que les nôtres. D'autre cause, Messieurs, que cet inflexible & louable desir dans ceux qui creusent les sciences, de voir tout, de tout percer à l'aide du flambeau de l'évidence ignorant, ou faisant semblant d'ignorer tout ce qu'il n'éclaire pas. D'autre cause que ce principe lumineux de ne pas admettre de faits contre la voix maîtresse des penchans. D'autre cause que cette

sûre méthode par laquelle nous enseignons notre doctrine ; instruire l'esprit, mais en même-tems faire mettre en pratique les principes, c'est-à-dire, éclairer l'entendement, mais échauffer aussi le cœur par le plaisir qui fait l'objet de ces leçons ; & si la pratique est une voye si facile, pour faire avancer à pas de Géans dans toute espéce de science, combien plus l'est-elle dans la Philosophie, lorsqu'on s'arrête à chaque pas pour attendre le plaisir & le faire gouter. De ces principes, Messieurs, présentez sous un beau jour par notre illustre Philosophe, est né le changement que nous admirons aujourd'hui. car c'est à lui que nous devons l'extinction des préjugés, hélas ! nous ne concevons pas que le monde ait pû rester si long-tems courbé sous de si lourdes chaînes, quoiqu'il est vrai que dans les siécles reculés il se trouva des hommes tels qu'Epicure, Timocrate, Zenon, Anaxarque, Pyrrhon & quelques autres qui jetterent des rayons de vérité sur la terre ; mais encore n'étoit-ce alors que des tems de figure ; il étoit reservé à nos jours d'y voir la vérité dans toute sa splendeur. On avoit cru

juſqu'à nous, la terre un ouvrage arraché par une main Toute-puiſſante au ſein ſtérile des ténébres ; mais ces ténébres, Meſſieurs, n'étoient que dans l'imagination des hommes. Notre ſiécle en proclamant éternelle la nature, a réparé l'outrage qu'elle avoit reçu, il l'a réparé, en regardant comme ſon ſeul ouvrage, tout ce qui vit & repoſe dans l'Univers. De-là, Meſſieurs, la réformation de cet abus de porter des vœux à un Eternel qu'on ne connoît pas : celui-ci, qui tant eſt grande l'audace des mortels, quand même il exiſteroit, ne ſe ſeroit pas ſuffiſamment ſouſtrait à leur importunité, en ſe dérobant pourtant à leurs regards. Mais ne déclamons pas contre la crédulité, le nombre des hommes penſans a obtenu enfin du ſiécle ce triomphe, d'abolir le préjugé qui faiſoit du culte un devoir eſſentiel : & vous voyez, Meſſieurs, avec admiration combien le monde s'eſt corrigé ſur ce point. La Religion, béni ſoit le deſtin ! n'eſt plus qu'une cérémonie d'éclat, un frein pour le peuple, une décoration pour les grands, une reſſource & une ſorte d'état, au moins pour le nombre

d'Ecclésiastiques sensés qui pensent comme nous. Or, quiconque paroissoit autrefois dans la société sans avoir, par exemple, rempli les devoirs annuels de la Religion, étoit regardé comme un objet d'anathême, comme un infâme qu'on ne pouvoit aborder sans deshonneur; aujourd'hui la force d'esprit, la douceur dans le commerce de la vie suffisent pleinement pour en faire des objets chers à la société. L'assistance dans les Temples, aux jours de Fêtes, étoit dans les siécles obscurs de nos bons Aïeux, un devoir essentiel & sacré de la Religion; ils sont aujourd'hui les théâtres d'un spectacle gratuit, des rendez-vous à l'abri de soupçon, d'agréables échos, des lieux ou la decense attire les Grands, où le Riche va seulement pour donner à ses Laquais, l'hypocrite exemple d'une Religion qui prescrit l'obéissance & répudie le vol: où le Laquais vicieux & superficiellement lettré se laisse traîner rapidement à l'ombre du char orgueilleux de son Maître, pour ne pas perdre la place chérie d'une tyrannique & assoupie oisiveté. O admirables changemens! Autrefois les moindres paroles équivoques dans la bouche

des perſonnes du ſexe étoient des crimes, les outrages à leur pudeur autant de ſacrileges contre leur plus chere vertu, la rupture du lien conjugal un prodige inoui. Ha que la terre a changé de face! Autoriſez, Meſſieurs, mon ſoupçon notre ſiécle n'eſt-il pas le premier d'un nouvel Univers? La décence des mœurs eſt ſur les lévres d'une mere, le feu ſacré de la nature eſt dans ſon cœur; les ſons d'*innocence*, de *vertu*, d'*amitié*, rempliſſent harmonieuſement un vers, la voix des penchans s'exprime éloquemment par toutes les bouches. Dans les ſiécles ignorans qui nous ont précédé, les hommes crédules croyoient qu'il exiſtoit en eux une conſcience. O quel biſarre phantôme! Ils diſoient ſentir des remords, quelle illuſion! Ils croyoient devoir ouvrir leur cœur à l'amour d'un pere, d'une mere, d'un ami; aujourd'hui l'on reconnoît qu'on ne doit rien qu'à *la nature*, & comme elle eſt ſourde & muette, on ſçait enfin qu'on eſt *interieurement* exempt de tout devoir: mais qu'on doit ſeulement par décence, pour l'utilité de retenir les hommes en corps de ſociété, & pour ne pas autoriſer des parens à rejetter & expoſer leurs enfans nou-

veaux nés, on doit, dis-je, montrer exterieurement de l'amour à ses proches, de la fidélité à ses amis, une exacte justice aux inférieurs, de la déférence à ses égaux. Or, Messieurs, ce prodige de changement dans notre siécle, cette différence de nos Peres à nous, vient de la maniere dont l'on descend aujourd'hui dans le tombeau. Ceux-là dilatoient leur ame à une joie chimerique, ou craintifs, resserroient étroitement dans leur cœur le poignard de la douleur. De nos jours, tous ces mouvemens proscrits du monde, sont bannis dans les Cloîtres, les Communautés de bons Prêtres, les cabanes lacérées de Berger. Le monde sçait triompher jusqu'à ce dernier moment. L'appartement d'un mourant est aujourd'hui une tour inaccessible aux noirs Ministres de la Mort. Le tombeau n'est plus envisagé qu'avec sérenité : on meurt parce qu'on a vêcu, sans appréhender faussement qu'on doive revivre, & l'on s'appuie sur cet invincible raisonnement, que la Nature comme les secondes meresqu'elle nous a données, ne nous enfante qu'une fois. Voilà, Messieurs, les prodiges du siécle. Il est étonné lui-même d'un si

heureux & rapide changement *miratus est orbis*. Mais autant qu'il en fait la ſolide félicité, il releve, Meſſieurs, votre gloire, & celle de notre illuſtre Mort. C'eſt à vous que ſont dûs tant de chef-d'œuvres ; & à qui d'ailleurs, pouvoit appartenir de réformer le tableau vicieux de l'Univers ? Soutenez, ſoutenez, Meſſieurs votre ouvrage, ſa décadence feroit élever contre vous le ſang de notre illuſtre Mort. La terre modere ſa douleur, parce qu'elle croit l'entendre encore par vos bouches. Multipliez avec ce zele véhement qu'inſpire la vraie Philoſophie, ces volumes abbrégés, qui à peine ouverts montrent la vérité. Attirez ſur-tout à vos Ecoles cette Jeuneſſe précieuſe, qui plus docile que les eſprits de l'âge mûr, ſaiſit avec d'autant plus d'avidité vos leçons, que leur cœur tout de feu leur prêche en même-tems fidélement votre doctrine. Redoutez peu les perſécutions & les tempêtes qu'un Monde murmurateur éleve ſans ceſſe contre vous. Les oreilles, & les fronts des Philoſophes doivent être d'airain. Et ſouffrant qu'ici, Meſſieurs, je ranime tout mon zèle : Regardez, oui regardez comme les

plus flateurs applaudissemens les clameurs & les sifflemens de la multitude, *populus me sibilat hoc mihi plaudo.* Si de faux Sages & ceux qui les suivent aveuglément, nous reprochent de ne pas les satisfaire sur la formation de l'Univers, la fécondité de la terre, l'organisation harmonieuse des corps; méprisons de telles censures, pouvons-nous donc unir le tableau du ciel & de la terre dans un aussi immense éloignement ? Conjecturer sur ce qu'on ne voit pas, s'appuyer sur des faits, est contraire un vœu que fait tout Philosophe; & à cet égard les dérisions de la multitude crédule, doivent être pour nous un sujet d'applaudissement, *populus me sibilat hoc mihi plaudo.* S'ils nous reprochent de lesconfondre, avec les animaux, de n'accorder à l'homme qu'une configuration différente, quoique l'esprit, la raison & la voix semblent distinguer essentiellement, & caracteriser celui-ci : Qu'ils rappellent, ces ingrats, que la voix des Philosophes nos Ancêtres & les leurs les a retirés eux-mêmes du fond des bois, qu'ils y rampoient originairement ; que des guerres soufflées par la dis-

corde peut être un jour les y diſſiper-ront ; que les Lions, les Aigles & les Tygres viendront peut-être un jour les chaſſer de leurs Palais pour s'y établir à leurs places, que ſi les Rois à la tête de leurs légions s'oppoſoient à leurs progrés, les animaux alors s'armeroient comme les hommes originairement ſe ſont armés : & ſi le peuple enfin ſe joue de tels oracles, ſes moqueries ſeront pour nous des applaudiſſemens, *populus me ſibilat hoc mihi plaudo.* S'il nous reproche de priver les Peres du reſpect qu'ils croyent leur être dû par les enfans, de laiſſer les Grands ſans conſolation dans leurs ameres diſgraces, d'inonder la terre de crimes, d'ouvrir les portes à la débauche, de ſupprimer les gardes de la décence & de l'honneur, qu'il lui plaiſe de donner à toutes ces choſes de nouveaux noms, & s'il ſe rit de nos conſeils, que ſes ſifflets ſoyent pour nous des trompettes de Renommée, *populus me ſibilat hoc mihi plaudo.* Si des Cenſeurs inquiets nous reprochent que depuis le regne floriſſant de la Philoſophie, l'amour de la Patrie s'eſt refroidi dans les cœurs, l'inſatiable intérêt devenu le mobile de tout, les

anciennes idées taxées de préjugés, la contagion portée par les jeunes gens, aujourd'hui tous Philoſophes, de la Capitale dans les plus diſtantes Provinces; que ces hommes ayent aſſez de courage pour arracher d'eux le germe vicieuſement fécond des anciennes opinions. Si les Peres ont donné le jour phyſique à leurs enfans qu'ils ne dédaignent pas de recevoir de ces mêmes enfans le jour ſerain & lumineux de la Philoſophie, qu'ils s'inſtruiſent d'après eux, & ſi le ſpectacle d'une telle école excitoit le peuple à ſe moquer, que ſes ris inſultans ſoyent pour nous un ſujet de triomphe, *populus me ſibilat hoc mihi plaudo.* S'il nous reproche de poſer nos principes contre l'autorité d'une ancienne & vénérable Religion, de n'oppoſer que quelques Auteurs à la chaîne, dit-il, des grands génies iſſus de ſiécle en ſiécle du ſein de cette même Religion; qu'il apprenne que la vérité eſt l'appanage du petit nombre, que les grands hommes s'eſtiment au poids de leur génie & ne ſe comptent pas, & ſi par des cris railleurs, il nous diſputoit encore la victoire, que ſes cris nous ſoyent des

applaudiſſemens, *populus me ſibilat hoc mihi plaudo.* Enfin ſi par un dernier effet d'un mélancolique chagrin, des ſcrupuleux nous accuſoient qu'au lit de la mort, nous laiſſons les ames dans la plus cruelle perplexité, que nous n'avons pas tellement deraciné les remords pendant la vie, qu'à ce dernier moment ils ne ſe réveillent avec plus de violence; que l'ame détachée peu à peu des liens de la chair, croit entendre crier de toutes parts l'exiſtance d'un Dieu, de la voix des flots qui ne s'élancent pas par leur propre puiſſance, de celle du tonnerre qui ne gronde pas de lui ſeul, de celle des torrens, des fontaines, des fleuves, qui ne ſe ſont pas creuſés des ſources, de celle des poiſſons, qui ſans un ordre ſuprême ne ſe fuſſent pas reſſerrés dans les bornes humides d'un ruiſſeau. S'ils nous oppoſent encore que tout leur annonce une autre vie, l'aveu mortifiant que rien ſur la terre ne les a raſſaſiés, l'état obſcur des Pauvres & de beaucoup de Citoyens qui reſtent juſqu'à la mort ſans la moindre récompenſe ſenſible, tandis que le Riche, qui pour vertus n'a que des crimes,

eſt heureux juſqu'au tombeau. S'ils nous oppoſent l'ignorance de tant de morceaux de la Nature, qui n'étant faits que pour l'homme, doivent donc en être connus, & puiſqu'ils ne l'auront pas été ſur la terre, lui être découverts dans la plénitude de l'avenir. S'ils nous oppoſent enfin qu'une vie future leur eſt clairement atteſtée par le témoignage exprès des Ecritures, dont l'authenticité ſurpaſſe mille fois celle de l'Hiſtoire Profane, le plus univerſellement reconnu. Par quelles fortes raiſon les encouragerons-nous ? Laiſſerons-nous lâchement ces diſciples ſans aucnne ſorte d'appui dans l'inſtant du plus violent combat ? O Ciel quel ſombre nuage vient ſe former ſur le Licée! Meſſieurs, le reſpect que j'ai pour vous, l'amour qui m'attache à notre doctrine me font fremir ſur la penſée qui déchire mon ame, mais la force victorieuſe de la vérité m'entraîne contre mon gré. Oui, *tu triomphes Galiléen* ! mourants, vous êtes notre écueil. Nous, cruels, ouvrons vos playes ſans les fermer, guériſſez-les, ſi vous pouvez, nous n'avons pas le reméde; mais pendant que

vous êtes ſur la terre, chargez de chaînes vos paſſions, & étudiez la vérité.

Et mentita eſt iniquitas ſibi.

DISCOURS
ADRESSÉ PAR L'AUTEUR
AUX PHILOSOPHES
DE SON SIÈCLE.

NOus croyons qu'il manqueroit une partie essentielle à ce petit Ouvrage, si nous le terminions sans adresser nous-mêmes la parole à ces illustres Philosophes, dont l'élevation dans le génie, la profondeur dans les sciences naturelles, jettent sur notre siécle un éclat que n'ont pas eu beaucoup de siécles qui nous ont précédé, & que nous envieront les âges à venir. Notre premier objet dans ce Discours est de leur temoigner combien nous avons ressenti de douleur de les exposer au trop grand jour, en montrant le poison de leur détestable doctrine, dont la contagion s'est répandue dans la partie la plus nombreuse, & peut-être la plus noble & la plus illustre de la société. Qu'ils daignent recevoir nos excuses, comme l'hommage le plus profond d'honneur

& de reſpect que nous rendons à leurs talens, précieux dons de la Providence & du Ciel; mais le zele dont par la grace du Très-Haut, nous ſommes animés pour ſon auguſte & ſainte Religion, nous en impoſoit la loi, & nous a même encouragé à mêler nos foibles accens à la voix puiſſante des Ecrivains, dont un zèle plus ſavant conſacre de nos jours d'excellens ouvrages à la Religion. Pour nous, dont les modiques lumieres auprès des vôtres, illuſtres Philoſophes, ne ſont pas même ce qu'offre un leger nuage en comparaiſon de l'aſtre du jour, nous nous garderions bien de prendre encore ici les armes contre vous, ſi nous penſions ne pouvoir fournir à ce combat que de nous-mêmes; le génie pénétrant qu'un Dieu prodigue vous a donné, & qui orné des plus abſtraites ſciences eſt également capable de toutes, ſeroit ſans doute un rampart impénétrable à nos timides coups, mais c'eſt vous-mêmes, & la religion que nous voulons vous oppoſer: Religion redoutable, & qui ne porte pas ſes coups en vain: Religion qui dès ſa naiſſance s'eſt répandue plus rapidement dans le monde que l'éclair & le ſon de

la foudre n'atteignent aux deux extrêmités de l'Univers; que nous ne posséderions plus, si ses premiers Apôtres aussi lâches que nous ne se fussent consumés de peines & de travaux pour nous en transmettre la doctrine : Cette Religion, Messieurs, que d'intrepides Martyrs ont portée sur les flots de leur sang à vos premiers Ancêtres, que ces mêmes Ancêtres que vous honorez avec tant de justice, ont cherie comme leur bien le plus précieux, par les principes de laquelle ils ont tendrement aimé ceux qui plus ou moins immédiatement vous ont donné le jour; Religion qu'ils ont cru vous transmettre en héritage, afin qu'elle bénît les autres biens qu'ils vous laissoient; avec laquelle ils ont pensé vous rendre heureux, quoique peut-être dans l'impuissance de vous transmettre d'autres biens; cette Religion aux pieds de laquelle un vœu secret ou solemnel leur a peut-être mérité pour récompense votre Naissance; à ces Ancêtres, dis-je, qui pour mourir dans des bras qui leur fussent plus chers, ont serré d'un même embrassement & la Croix & vous-même; Religion charitable, qui ne pouvant sup-

porter le moindre délai, ni la plus legere atteinte à l'amour tendre dont brûloient pour vous ſes entrailles ſacrées, vous a prévenus, a volé vers vos berceaux vous arracher au ſein des larmes & des gemiſſemens, pour vous purifier dans les eaux du Baptême. Qui craignant de ne pas vous multiplier ſes prodigues faveurs, autant que les ſollicitoient ſes déſirs, a voulu que ſes plus graves Miniſtres ſe mélaſſent preſque aux yeux de votre enfance, pour verſer dans le fond de vos cœurs le lait de ſa doctrine, y faſſe croître avec vous la vérité; Religion qui vous réclame, vous conjure, par ſes premieres tendreſſes: qui pour prix de ſon amour vous demande & ſollicite le vôtre: qui preſque indifférente ſur les hommages encore fréquens, que grace au Ciel elle reçoit de tous les coins de l'Univers, ne ſera pourtant couverte que de voiles de deuil, tant que vous la priverez d'un cœur ſur lequel elle a droit de prétendre (*a*); Religion qui vous rappelle à ſon berçail, par la voix des

(*a*) Rachel plorans filios ſuos & noluit conſolari quia non ſunt.

Pauls, des Polycarpes, des Justins, des Irénées, des Origenes, des Tertulliens, des Cypriens, des Chrysostomes, des Athanases, des Hilaires, des Basiles, des Lactances, des Jeromes, des Augustins, des Ambroises, des Leons, des Gregoires, des Bernards, des Bossuets, des Fenelons, le tems manqueroit pour remplir une si digne chaîne; mais Messieurs, tous ces grands hommes ne sont plus, & le crime affranchi de ses liens se répand avec audace & impunité; la Religion s'allarme des ses playes, gémit sur tant de malheurs: & après le ferme appui de ses Pontifes, ses Docteurs, c'est vos plumes, Messieurs, qu'elle réclame, & n'a-t-elle pas droit de chercher des défenseurs où elle s'est ménagée des esprits d'une raison forte & élevée? Qui doit écrire pour sa défense, si ce n'est des génies nés pour approfondir? Vous rendez nobles par les traits de vos pinceaux des objets chimeriques, & les plus vils: Que de noblesse & de grandeur ne répandriez-vous pas sur les augustes vérités de la Foi; la Religion, Messieurs, vous appelle à ses triomphes, elle adop-

tera même les vôtres pour les siens. Rendez-lui des hommages, ils lui seront chers, & alors à la vûe moi-même d'un objet si touchant, j'oserai presque m'écrier comme Dioclés au sujet d'Epicure, que je vous compare pour ce que les Sages admirérent en lui : *Quelle fête, quel spectacle pour moi ! Je ne vis jamais mieux la grandeur* du Dieu du tonnerre, *que depuis que je vois* d'illustres Philosophes *à genoux*. Je regrette, oui, Messieurs, tous les jours, que des réputations comme les vôtres, méritées quand l'objet est legitime, mais toujours toutes prophanes ne doivent pas passer un certain nombre de siécles par le changement, que les âges éprouveront pour le goût : voulez-vous donc que votre réputation, comme il seroit juste, parvienne à la postérité la plus reculée ? Gravez là dans les fastes inaltérables de la Religion. Victorieuse de tant d'assauts soutenus pendant 18 siécles, de la rage des tyrans, des objections de Celse, des subtilités de Porphire, des extravagances de Julien, des emportemens de l'écumante Hérésie : Croyez sur l'invincible preuve du passé, qu'elle percera les plus sombres nuages

de l'avenir, qu'elle y vivra, vous vivrez avec elle, vous en avez le choix. Si le bras du Tout-puissant grave vos noms dans les races futures, quelle main osera les effacer ? Ceux des Corneilles, des Racines, des Lamoignons, des d'Agueſſeau, ſont chers à la Religion. Refuſeriez-vous de parer vous-même un ſi riche tableau ? Changez d'objet, dévouez à la gloire de Dieu, ce que vous faites pour captiver les ſuffrages du monde, & dès-lors j'apperçois en vous de bien beaux titres pour y être placés. Conſacrez à la Religion des travaux & des talens que le monde ne ſçauroit récompenſer dignement; vous êtes faits pour de plus grandes choſes. Dieu, en vous plaçant au-deſſus du vulgaire, s'eſt réſervé le droit jaloux de vous récompenſer : Daignez donc, Meſſieurs, rentrer dans le ſein de la Foi, conſolez la Religion qui pleure amerement votre perte; défendez l'Egliſe aujourd'hui lacerée de toutes parts: les ſûres victoires que vous remporterez, les enfans que vous lui gagnerez, les tréſors de ſon ſein, les biens éternels ſeront le prix de vos glorieux travaux : Si vous ſapez les Temples du

déſordre & de l'incredulité, la cabale des impies voluptueux n'en oſera pas relever les ruines; cette troupe d'aveugles ne s'abandonne aux plus déplorables excès, que parce qu'elle voit à ſa tête des hommes que diſtingue leur eſprit. Le Ciel vous a donc commis, Meſſieurs, une partie des intérêts de ſa Religion, votre conduite apprendroit aſſez que le joug de ſa morale eſt doux, que vos leçons faſſent gouter ſa doctrine ſeule ſublime. Ne ſouffrez pas enfin que la Mort tranche & engloutiſſe vos pénibles travaux; appuyez-vous de la Religion, afin qu'à ce dernier moment elle puiſſe vous offrir une éternelle couronne. Gravez dans vos eſprits, l'agitation, les remords, les frayeurs, & le trouble qu'eſſuye le cœur à cet inévitable moment, & vivez dès aujourd'hui comme tant d'hommes alors conviennent qu'ils voudroient bien avoir vécu.

Oculorum, inquit Plato, eſt in nobis ſenſus acerrimus: quibus (*religionum*) non cernimus. Quam illa ardentes amores excitaret ſui, ſi videretur? *Cicer. de finibus 2. 16.*

FIN.